# COQUELICOT

PAR

LE VICOMTE PONSON DU TERRAIL

auteur de

Le Testament de Grain-de-Sel, le Trou de Satan, les Chevaliers du Clair de lune, Amaury le Vengeur, La Belle Antonia, les Etudiants de Heidelberg, les Gandins, la Jeunesse du roi Henri, le Serment des Quatre Valets, les Mémoires d'un Homme du Monde, le diamant du Commandeur, les Drames de Paris, les Exploits de Rocambole, le Club des Valets de Cœur, la Revanche de Baccarat, la Dame au Gant noir, les Compagnons de l'Epée ou les Spadassins de l'Opéra, la Belle Provençale, la Cape et l'Epée, la Contessina, les Cavaliers de la Nuit, Bavolet, etc.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 27

... à la croisée où il était cinq minutes
ravant.

Regardez, » dit-il.

llien, frissonnant, braqua de nouveau
ngue-vue sur le pavillon.

dame de Fontenay était toujours dans
alon, mais son mari n'y était plus.

... tout à son aise, —
madame de Fontenay vint s'asseoir devant
un meuble triangulaire, qu'elle ouvrit.

C'était un clavecin.

Derrière elle, un homme entra discrète-
ment sur la pointe du pied et se tint debout
derrière le tabouret de la musicienne, dont

# COQUELICOT

AVIS AUX PERSONNES QUI VEULENT MONTER UN CABINET DE LECTURE.

# BIBLIOTHÈQUE

DES

# MEILLEURS ROMANS MODERNES

## 2,100 vol. environ, format in-8°. — Prix : 2,500 fr.

Cette collection contient les NOUVEAUTÉS de nos auteurs les plus en vogue publiées jusqu'à ce jour par la ma quelles sont accompagnées d'affiches à gravures et autres.

Les Libraires qui feront cette acquisition recevront **GRATIS** *cent exemplaires du Catalogue* complet et détaillé *c couverture imprimée à leur nom* pour être distribués à leurs abdonnés.

La Maison traite de gré à gré pour un nombre moins consiérable de volumes à des conditions très-avantageuses.

Le prix de chaque ouvrage, pris séparément, est de *cinq francs* net le volume.

Grandes facilités de payement moyennant les renseignements d'usage. Le Catalogue se distribue gratis aux per feront la demande par lettres affranchies.

Wassy. — Imprimerie d

# COQUELICOT

PAR

LE VICOMTE PONSON DU TERRAIL

auteur de

Le Testament de Grain-de-Sel, le Trou de Satan, les Chevaliers du Clair de lune, Amaury le Vengeur, La Belle Antonia, les Etudiants de Heidelberg, les Gandins, la Jeunesse du roi Henri, le Serment des Quatre Valets, les Mémoires d'un Homme du Monde, le diamant du Commandeur, les Drames de Paris, les Exploits de Rocambole, le Club des Valets de Cœur, la Revanche de Baccarat, la Dame au Gant noir, les Compagnons de l'Epée ou les Spadassins de l'Opéra, la Belle Provençale, la Cape et l'Epée, la Contessina, les Cavaliers de la Nuit, Bavolet, etc.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 27

LES

# MÉTAMORPHOSES DU CRIME

PAR

## XAVIER DE MONTÉPIN

Le titre de ce livre est étrange. — Le livre est plus étrange encore. — L'imagination ne saurait rêver rien de plus terrible, de plus curieux, de plus émouvant, que le drame mystérieux et sinistre qui se déroule dans le nouveau roman de l'auteur des *Marionnettes du Diable* et des *Compagnons de la Torche*.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de pousser plus loin l'intérêt. — Le lecteur oppressé, haletant, agité d'une curiosité fiévreuse, ne peut quitter le livre commencé et va tout d'une haleine de la première a la dernière page.

Nous devons ajouter que les évènements dramatiques racontés avec un talent hors ligne, reposent sur une base réelle, et que la donnée primitive du roman est empruntée a un procès criminel oublié aujourd'hui, mais qui fit grand bruit en 1830, et préoccupa la France et l'Europe entières.

Le type effrayant de *Rodille*, les personnages si attendrissants, si sympathiques de *Jean Vaubaron*, de *Blanche*, de *Paul Mercier*, compteront parmi les créations les plus heureuses du plus brillant romancier contemporain.

---

# LES ÉMIGRANTS

PAR

## ELIE BERTHET

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'évènements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chauffeurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

---

Wassy. — Imprimerie de MOUGIN-DALLEMAGNE.

# CHAPITRE SIXIÈME

*(Suite.)*

## VI

Or, comme l'amour a place dans tous les rêves, et comme l'ambition l'encourage au lieu de lui nuire, notre héros, tout en

échafaudant un magnifique avenir sur le succès de son entreprise aventureuse, et s'appelant *in petto* déjà M. le lieutenant, notre héros se prit à songer à la belle jeune fille de la Place Royale, et il porta plusieurs fois à ses lèvres les glands de la dragonne nouée par ses blanches mains à la garde de son épée.

Or, tout en songeant à elle, Fleur-de-Mai s'avoua avec tristesse qu'il allait quitter Paris et qu'il partirait sans l'avoir revue.

Mais Fleur-de-Mai était en veine de hardiesse.

« Je veux la revoir, » se dit-il.

Si l'honnête Coquelicot eût entendu son maître, il eût haussé bien certainement les épaules, car il était onze heures du soir, et à cinq heures du matin, Fleur-de-Mai devait avoir le pied à l'étrier.

A moins que le diable ne s'en mêlât, il était impossible de trouver un prétexte honnête et plausible pour se présenter Place Royale à une heure aussi indue. Nous

n'oserions affirmer que Fleur-de-Mai, qui était un garçon pieux, eût compté sur le diable en cette occurrence; mais il était devenu page, et un page doute-t-il jamais de rien?

Fleur-de-Mai cherchait donc le prétexte, lors qu'il arriva à la porte de monsieur de Mailly.

Le suisse n'était point couché encore. Au premier coup de marteau il ouvrit.

« Ton maître est-il encore levé? »

Le suisse se troubla et balbutia.

« Parle, dit Fleur de-Mai d'un ton bref, je veux absolument le voir.

— Monsieur, répondit timidement le suisse, M. le vicomte est, comme chaque nuit, dans le petit pavillon du jardin où jamais on ne le dérange.

— Diable! pensa Fleur-de-Mai qui se souvint de tout ce qu'il avait vu à travers les persiennes, le vicomte est bien l'homme le plus mystérieux que je connaisse, et je serais curieux de savoir ce qu'il fait dans le pavillon. »

Puis il ajouta tout haut :

« N'importe ! va le prévenir. C'est de la part du roi. »

Au nom du roi, le suisse n'hésita plus, et il alla quérir son maître, tandis que Fleur-de-Mai et Coquelicot attendaient dans la petite salle à tentures sombres où le vicomte demeurait pendant le jour.

Le vicomte arriva. Il était fort pâle et témoigna une grande surprise de voir Fleur-de-Mai.

« Je vous ai dérangé, lui dit celui-ci; excusez-moi.

— Oh! fit M. de Mailly d'un ton qu'il s'efforça de rendre insouciant et léger, la nuit est belle; je prenais l'air au jardin. Mais, mon cher chevalier, je vous ai offert de loger chez moi; vous avez accepté. Je ne vous attendais que demain, mais vous êtes le bienvenu aujourd'hui. Un ami peut frapper à ma porte la nuit comme le jour.

— Mon cher vicomte, répondit Fleur-

de-Mai avec la même familiarité, depuis trois heures que je ne vous ai vu, je suis entré en fonctions.

— Fonctions de page ?

— Oui, de page voyageur. »

Le vicomte ouvrit de grands yeux.

« Le roi a probablement l'intention de faire un voyage en Anjou, car il m'envoie préparer ses logis.

— Et vous partez ?

— Au point du jour.

— Merci, en ce cas, d'être venu me serrer la main.

— Attendez donc, interrompit Fleur-de-Mai, ce n'est point tout encore.

— Mon Dieu, vous m'effrayez...

— Vous avez servi, n'est-ce pas?

— Oui, aux mousquetaires.

— Le service du roi vous déplaisait-il?

— Non certes, mais des chagrins domestiques m'ont fait quitter la casaque.

— Et moi, je la prends. Le roi aura voulu m'éprouver : il me donne du même coup un secret à garder, mille ennemis puissants à gagner, un coup de poignard à risquer; il me traite en favori dès le premier jour.

— Que dites-vous, chevalier ? un secret à vos dix-huit ans.

— Un secret à mes dix-huit ans, et qui sera bien gardé, foi de gentilhomme !

— Et des coups de poignard ?

— Oh ! pour cela, je ne puis rien garantir : poignard, pistolet et arquebuse, je ne sais pas au juste ce qui m'attend et je ne m'en soucie guère. Par la mort-Dieu ! qu'en dites-vous, cher vicomte ? Au service ce matin, ce soir en campagne. Le roi Louis XIV se connaît en hommes, il faut l'avouer.

— En hommes, dit le vicomte qui sourit doucement. Pauvre enfant ! je ne te laisserai pas seul courir le monde. Attendez-moi, chevalier, je vous suis. Vous gar-

derez le secret du roi, mais je vous suivrai comme votre ombre, et si le péril doit venir, nous serons deux à le recevoir.

— Merci, dit le chevalier, j'accepte pour le roi et pour moi.

— Que m'importe après tout ? dit le vicomte en se parlant à lui-même ; ne vaut-il pas mieux mourir en protégeant cet enfant que de mourir ici de ma douleur ? » Il passa la main sur son front, comme pour chasser un souvenir pénible. « Où allez-

vous, mon beau page, dit-il, ou plutôt où allez-vous, mon capitaine?

— Mon cher, dit Fleur-de-Mai avec un calme parfait, je vous avouerai que c'est un peu le monde renversé. Vous avez trente-cinq ans, Coquelicot cinquante, moi dix-huit. Ce serait donc moi, en apparence, qui devrais ignorer le but du voyage et suivre les conseils de mes maîtres en expérience. Eh bien, pas du tout, c'est moi qui commande et dirige l'expédition, car tel est le bon plaisir de Sa Majesté; et vous

le savez, vicomte, le bon plaisir de Sa Majesté doit être le nôtre. Tout pour le roi, et que saint Denis nous protége ! »

Le vicomte regardait Fleur-de-Mai, et commençait à se demander sérieusement s'il n'avait point perdu la tête.

Mais le page tira de son sein le billet de Colbert.

« Connaissez-vous cette écriture ? » demanda-t-il.

Le vicomte fut contraint de reconnaître

que Fleur-de-Mai n'était point fou, et il s'inclina.

« Maintenant, continua le page, il me faut votre parole que nul, à Paris, ne saura de votre bouche où vous allez.

— Je vous la donne.

— Ensuite, demain au point du jour, vous monterez à cheval et m'attendrez à la porte Saint-Jacques.

— Très-bien ; mais pourquoi ne point partir d'ici ?

— Pourquoi ? dit Fleur-de-Mai qui avait

une arrière-pensée, parce qu'à quatre heures du matin trois cavaliers qui chevauchent par les rues éveilllent l'attention des bourgeois. Et je vous le répète, notre mission est secrète.

« A présent, bonsoir, vicomte. A quatre heures, à la porte Saint-Jacques.

— J'y serai, » dit le vicomte pensif.

Et Fleur-de-Mai quitta le vicomte sous prétexte d'aller dormir deux heures et préparer son départ.

Mais, en réalité, notre héros avait autre chose à faire, car lorsqu'il eut atteint avec Coquelicot l'extrémité opposée du pont Saint-Michel, il dit à ce dernier :

« Maintenant, mon bon ami, tu vas rentrer à l'hôtellerie de la rue de l'Arbre-Sec, tu feras panser tes chevaux, fermeras nos valises et régleras notre écot. Après quoi, tu dormiras, si bon te semble, en m'attendant.

— En vous attendant ?

— Sans doute.

— Mais où allez-vous encore?

— Bon! dit Fleur-de-Mai avec suffisance, vais-je pas maintenant te faire un beau discours pour te prouver qu'un gentilhomme qui se respecte ne saurait se dispenser d'aller rêver un peu sous le balcon de sa maîtresse? Je vais à la Place Royale, pardieu!

— Ah! par exemple! s'écria Coquelicot abasourdi, je crois, monsieur le chevalier, que vous avez vieilli de dix années en

quelques heures. Si cela continue, je serai fou en huit jours, tant vous changez à vue d'œil. » Fleur-de-Mai répondit par un éclat de rire, et, laissant Coquelicot stupéfait, il prit en courant le chemin de la Place Royale.

La Place Royale n'était point alors ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire un paisible quartier habité par de bons bourgeois qui se couchent à dix heures, et écoutent avec satisfaction le pas cadencé des patrouilles veillant sur leur repos.

A cette époque, elle était noblement habitée; les grands seigneurs y avaient leurs hôtels, quelques belles impures leur petite maison; on y soupirait d'amour sous les croisées, et les seigneurs espagnols, venus à la suite de la reine Anne, y avaient introduit avec succès le goût de la sérénade.

C'était encore le terrain invariablement choisi pour les nombreux duels qui avaient lieu, et le guet ne s'y hasardait jamais,

mettant en pratique ce proverbe : « Qu'il ne faut déranger ni les amoureux ni les gens qui se battent. »

Lorsque Fleur-de-Mai y arriva, la place était déserte. Par extraordinaire, aucun gentilhomme n'y pinçait les cordes d'une guitare où n'y attendait un rival l'épée à la main.

Si bien que Fleur-de-Mai était maître du terrain.

Le page était venu à la Place Royale sans trop savoir comment et sous quel prétexte

il pourrait s'introduire chez la chanoinesse, mais obéissant à une espérance aussi vague qu'insensée.

Au moment où il franchissait les grilles qui demeuraient ouvertes toute la nuit, ses yeux rencontrèrent une lumière. Cette lumière brillait doucement, à travers des rideaux de soie, au premier étage d'une maison.

O bonheur ! cette maison était celle de la belle chanoinesse, et bonheur plus ines-

péré encore, Fleur-de-Mai, en se rappelant la topographie intérieure de l'hôtel, se souvint qu'il avait remarqué, dans la soirée, un grand arbre qui montait épais et touffu devant les croisées de l'oratoire où la jeune femme l'avait introduit pour y panser sa blessure.

Or, précisément la croisée éclairée était vis-à-vis du grand arbre ; donc la lumière venait de l'oratoire ; et qui pouvait être dans l'oratoire, à cette heure, si ce n'était la chanoinesse ?

L'esprit poussait si merveilleusement à Fleur-de-Mai depuis quelques heures, qu'il fit toutes ces réflexions-là en un clin d'œil, et bâtit sur-le-champ tout un plan d'attaque.

Le plan était hardi : il ne s'agissait de rien moins, pour le page, que de s'introduire nuitamment chez madame de Mailly.

Fleur-de-Mai s'approcha donc de l'arbre, mesura du regard son tronc noueux, la lon-

gueur de ses branches, et remarqna avec joie que l'une d'elles, poussant horizontalement, s'approchait de la croisée à une distance d'environ deux mètres.

Le saut était rude, et si Fleur-de-Mai manquait son coup, il était évident qu'il se casserait les reins. Ensuite, il y avait un autre inconvénient : si, à la rigueur, on pouvait sauter de la branche sur l'entablement de la croisée, il était impossible de sauter de l'entablement sur la branche.

Comment donc, en admettant que Fleur-de-Mai pénétràt dans l'oratoire et qu'il n'y fût point reçu comme un voleur de nuit, s'en retournerait-il par le même chemin? Fleur-de-Mai réfléchit à tout cela, et il se grattait l'oreille comme un homme très-embarrassé, lorsqu'il entendit marcher derrière lui.

Il se retourna brusquement, et se trouva face à face avec un homme entre deux âges, vêtu comme un bourgeois, d'un visage souriant et bonhomme, et qui le salua

avec une familiarité respectueuse en lui disant :

« Bonsoir, mon gentilhomme.

— Bonsoir, l'ami, répondit Fleur-de-Mai impatienté d'être dérangé.

— La branche est bien loin de la croisée, continua l'inconnu, répondant ainsi de vive voix aux réflexions mentales de Fleur-de-Mai.

— Plaît-il ? fit celui-ci en tressaillant.

— Je dis que la branche est bien loin...

— Ah çà ! que me chantez-vous donc là, mon ami ? demanda Fleur-de-Mai un peu troublé de se voir deviner si bien.

L'inconnu se prit à sourire :

« Pardon, mon gentilhomme, dit-il, mais je vois que Votre Seigneurie ne me connaît point.

— En effet, dit Fleur-de-Mai.

— On m'appelle le père Mathias, poursuivit l'inconnu.

— Eh bien, monsieur Mathias, je suis

enchanté d'avoir fait votre connaissance. »

L'inconnu sourit de nouveau :

« Il faut que Votre Seigneurie soit de province, dit-il, car sans cela...

— Eh bien, sans cela ?...

— Elle saurait que je lui puis être utile.

— Quelle est donc votre profession, monsieur Mathias ?

— Je suis loueur d'échelles et de guitares.

— Plaît-il ?

— Je demeure ici près, sous les arceaux opposés. Je tiens boutique de guitares pour les amoureux timides qui s'amusent et s'arrêtent à l'amour sentimental, et je loue une bonne échelle de huit pieds aux amoureux plus hardis, qui trouvent que mieux vaut escalader le balcon de sa maîtresse que soupirer dessous un romancero.

— Par la sambleu ! s'écria Fleur-de-Mai enthousiasmé, vous êtes un homme précieux, monsieur Mathias.

— Votre Seigneurie me comble. Du reste, ajouta le juif, je suis discret, croyez-le bien. Je ne me souviens pas plus, le lendemain, du gentilhomme à qui j'ai loué mon échelle que de la croisée contre laquelle je l'ai apposée. Il m'est arrivé même de louer deux ou trois fois la même échelle dans la même nuit, pour atteindre la même croisée, à deux ou trois gentilshommes différents, sans que ni les uns ni les autres l'aient su jamais.

— Diable! murmura Fleur-de-Mai, à

qui ceci plaisait beaucoup moins. Le chevalier du Vernais louerait-il pareillement des échelles?

— Or, continua Mathias, j'ai deux sortes d'échelles. Les unes ont huit pieds, je les loue deux pistoles; les autres seize, je les loue un petit écu.

— Tiens, dit Fleur-de-Mai, voilà qui est bizarre. Il me semble que les plus longues devraient être louées plus cher, au contraire.

— Votre Seigneurie est dans l'erreur. Les échelles de huit pieds ne vont qu'au premier étage, tandis que celles de seize atteignent le deuxième.

— Eh bien?

— Eh bien, le premier étage est occupé généralement par les femmes de qualité, alors que le deuxième est destiné à leurs suivantes; il est donc raisonnable que l'on paye plus cher pour les premières que pour les secondes. »

Ce raisonnement parut si profond à

Fleur-de-Mai, qu'il ne trouva aucune objection à y faire, et dit à Mathias :

« Eh bien, c'est une échelle de huit pieds qu'il me faut.

— Je l'avais deviné, mon gentilhomme, car je vous suis depuis dix minutes, et tenez, voilà l'échelle. »

Et le drôle étendit la main vers les arceaux, au pied desquels l'échelle en question était posée horizontalement. Puis il l'éleva, l'appliqua sans bruit contre le mur, salua Fleur-de-Mai, et lui dit :

« Bonne chance! mon gentilhomme. Vous sifflerez avant de redescendre. Je fais le guet. »

Et Mathias s'éloigna.

Fleur-de-Mai s'était trop avancé pour reculer. Il assura l'échelle, y mit bravement le pied, et monta à l'assaut de la croisée, comme à l'assaut d'une ville, le cœur chaud et le front hardi.

Notre héros ne s'était point trompé. C'était bien la fenêtre de l'oratoire de madame de Mailly qui était éclairée, et cette der-

nière, comme il en avait eu le pressentiment, s'y trouvait malgré l'heure un peu avancée.

La chanoinesse était assise dans un grand fauteuil, la tête renversée en arrière, les yeux demi-clos et rêvant...

Rêvant comme rêve une jeune fille de vingt ans qui sait déjà la vie où elle entre à peine, et qui a la prescience de l'amour sans avoir aimé encore.

A cette époque un peu galante, la jeune fille à qui des vœux temporaires et légers

donnaient le titre de chanoinesse se trouvait par là même plus indépendante, plus femme accomplie, si l'on peut employer ce mot, que les autres filles de son âge.

Le titre religieux était un chaperon et donnait droit à la qualification de *madame*.

Une chanoinesse, sans que sa réputation en souffrît, pouvait recevoir des visites, sortir seule en chaise à porteurs ou en carrosse, aller aux bals de la cour et aux réceptions du roi, et recevoir enfin les hom-

mages respectueux d'un cavalier aspirant à sa main. Dans ce dernier cas, si les hommages étaient agréés, la chanoinesse s'adressait à Monseigneur l'archevêque de Paris, qui la relevait de ses vœux, et elle se mariait.

Madame de Mailly, qui avait alors dix-neuf ou vingt ans, était une des femmes les plus belles, les plus entourées, les plus ardemment désirées par tout ce que Paris et la cour possédaient de gentilhommes à la mode.

Si Mathias n'eût été discret, il aurait pu énumérer à Fleur-de-Mai le nombre de guitares qu'il avait louées à son intention ; quand à nous, qui sommes historien, nous dirons hautement que jamais il n'avait jusque-là loué une échelle pour atteindre aux croisées de la chanoinesse.

Madame de Mailly était habituée aux hommages et s'en souciait peu. En dépit des efforts de ses adorateurs, elle demeurait chanoinesse, et ne parlait de rien moins

que de prononcer un peu plus tard des vœux irrévocables.

Elle avait pour cela deux raisons :

La première, c'est que son cœur demeurait muet et n'avait encore tressailli pour personne, si galants et si bien tournés cependant que fussent ses adorateurs.

La seconde raison était plus sérieuse encore : son frère le vicomte n'était point marié, mais il n'avait que trente-cinq ans ; il se marierait inévitablement un jour ou l'autre pour ne point laisser éteindre son

nom, et alors la dot de la chanoinesse, soumise aux dures lois du droit d'aînesse, serait des plus minces.

Eh bien, depuis quelques heures les belles résolutions de la chanoinesse avaient été un peu ébranlées, son cœur, qu'on prétendait de marbre, s'était ému, son front calme avait rougi, sa lèvre, que la coquetterie armait d'un infernal sourire, était subitement devenue sérieuse.

Depuis quelques heures madame de

Mailly n'était plus la même femme ; elle était pensive, elle rêvait...

Elle rêvait délicieusement à tous les événements de cette journée, et un sentiment bizarre, presque étrange, s'emparait d'elle. Jusque-là le chevalier du Vernais ne lui avait inspiré qu'une indifférence railleuse et un peu hautaine, elle était indignée de l'audace qu'il avait déployée la veille, et elle éprouvait une sorte de haine pour lui. Peut-être songeait elle qu'il aurait pu tuer Fleur-de-Mai...

Et la soirée s'avançait. La vieille marquise de Pré-Gilbert avait depuis longtemps regagné son appartement, où elle n'avait pas tardé à s'emdormir en lisant un roman de mademoiselle de Scudéri, la protégée de madame de Rambouillet, et la chanoinesse était toujours dans son oratoire, la tête renversée en arrière, ses belles mains appuyées sur les bras du fauteuil, et l'œil rêveur tourné vers cette croisée entr'ouverte qui donnait sur la place Royale.

Tout à coup un léger bruit la fit tressaillir ; elle leva vivement les yeux et étouffa un cri d'effroi...

Un homme était debout sur l'entablement extérieur de la croisée, et cet homme posa un doigt sur ses lèvres comme pour recommander le silence.

La terreur avait empêché la chanoinesse de crier. Son premier mouvement fut de se lever et de fuir... Mais elle n'en eut pas le temps, car l'homme, poussant la per-

sienne, sauta résolûment dans la chambre.

Et madame de Mailly demeura immobile de stupeur et comme paralysée...

Elle avait reconnu Fleur-de-Mai.

On sait avec quelle témérité notre héros avait exécuté son projet. Tant qu'il n'avait été aux prises qu'avec les obstacles matériels, son audace était allée croissant ; mais ces obstacles surmontés, et une fois qu'il se trouva en présence de celle qu'il aimait, chez elle, à près de minuit, il sentit s'évanouir sa hardiesse, et il redevint tremblant

et timide, et honteux de sa folle démarche à la vue de cette femme pâle et stupéfaite qui le regardait avec une sorte d'épouvante.

Pendant quelques secondes, les deux jeunes gens se regardèrent sans oser échanger un mot, Fleur-de-Mai commençant à redouter qu'il n'eût à tout jamais compromis la cause de son amour par son audace ; la chanoinesse en se demandant si ce téméraire qui s'introduisait chez elle comme un voleur de nuit et par escalade était bien le même que ce jeune seigneur à qui elle

avait dû la vie quelques heures auparavant.

Enfin Fleur-de-Mai dompta son émotion, il fit quelques pas vers elle, mit un genou en terre, et murmura humblement :

« Pardonnez-moi, madame... »

Quand l'homme supplie, la femme redevient forte aussitôt. Fleur-de-Mai était à genoux, madame de Mailly se trouva sur-le-champ maîtresse d'elle-même ; et comme l'arme la plus terrible de la femme est la

dissimulation, elle se prit à sourire pour cacher son trouble.

Mais son sourire n'avait rien de hautain, il était à peine railleur, et Fleur-de-Mai comprit qu'il était déjà pardonné.

« Ah çà, monsieur de Chastenay, se hâta de dire la chanoinesse qui tenait à parler la première, m'expliquerez-vous l'aventure qui vous entraîne à vous réfugier chez moi ? Avez-vous encore pourfendu quelqu'un, et cette fois la maréchaussée est-elle encore

à vos trousses ? dans ce cas, je vais vous cacher bien vite... tenez... là... dans ce cabinet... » Et la chanoinesse souriait toujours.

Heureusement Fleur-de-Mai avait repris tout son aplomb :

« Rassurez-vous, madame, dit-il, personne ne me poursuit, et je viens simplement vous faire une visite.

— Une visite ! monsieur...

— Oui, madame...

— A minuit passé ?

— Tiens, fit négligemment le page, qui devenait effronté, excusez ma distraction, madame, je ne croyais pas qu'il fût si tard.

— Bon ! fit madame de Mailly, qui partit d'un éclat de rire ; avez-vous également pris la fenêtre pour la porte ? Dans ce cas-là, monsieur, au lieu de vous cacher et vous mettre à l'abri des sergents, j'enverrais quérir un chirurgien pour vous saigner, car vous avez bien certainement un transport au cerveau. »

L'éclat de rire de la chanoinesse eût inévitablement déconcerté un amoureux ordinaire et produit sur lui l'effet d'une carafe d'eau versée sur une tête en ébullition ; mais notre héros n'était point un amoureux ordinaire, et il répondit avec le plus grand calme :

« Pardonnez-moi, madame, mais je pars demain, au point du jour. Le roi m'a chargé d'une mission secrète ; et je ne pouvais quitter Paris sans vous voir une dernière fois.

— Eh ! monsieur l'ambassadeur, fit la chanoinesse ; eh ! monsieur le diplomate, qu'avez-vous fait de votre dignité ? Un envoyé du roi de France escalade mon humble fenêtre ! Que va dire Sa Majesté très-chrétienne ?

— Ah ! soupira Fleur-de-Mai, c'est que j'avais d'importantes choses à vous dire...

— Oh ! oh ! serait-ce un secret d'Etat ?

— Hélas ! non...

— Serait-ce pis encore ?

— Peut-être oui... pour moi du moins... »

La chanoinesse souriait toujours :

« Voyons, monsieur, dit-elle, expliquez-vous... de quoi s'agit-il ?

— De l'état de mon cœur, » murmura Fleur-de-Mai fort sérieusement.

Et il se remit à genoux, prit dans ses mains la petite main de madame de Mailly, qu'elle n'eût point le courage de lui retirer, et, levant sur elle un œil suppliant :

« Savez-vous bien que je vous aime ? » dit-il.

La déclaration était directe, madame de Mailly ne put se dispenser de rougir, et elle retira vivement sa main.

« Oh ! pardonnez-moi, madame, lui dit vivement Fleur-de-Mai, je vous ai vue une heure, et j'ai senti que je vous aimerais éternellement ; et lorsque le roi m'a ordonné de partir, j'ai été pris d'un accès de folie, il m'a semblé que partir sans vous voir, sans emporter de vous un mot d'espoir, un regard d'adieu, serait le plus cruel de tous les supplices, et alors je suis venu, et, n'osant

m'introduire par la porte, j'ai escaladé la fenêtre. Si je suis coupable, punissez-moi, mais de grâce ne me repoussez point... »

Un moment émue et dominée par les battements précipités de son propre cœur, madame de Mailly eut bientôt reconquis sur elle-même cet empire absolu qui fait les femmes si fortes. Son sourire reparut et elle dit à Fleur-de-Mai :

« Savez-vous bien que vous êtes fou ?

— Oui, dit-il avec un adorable mélange

de hardiesse et de naïveté, fou d'amour.

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans.

— Moi j'en ai dix-neuf ; je suis votre aînée par conséquent, et je dois avoir plus d'expérience que vous.

— Ah ! dit Fleur-de-Mai la regardant étonné, c'est bien possible...

— Cela est, monsieur. Or, continua la jeune femme en lui jetant un tendre regard, je sais une chose, c'est que les hommes

prétendent toujours qu'ils aimeront éternellement.

— Eh bien ?

— Et ils sont aussi insconstants, monsieur l'écervelé, que le beau temps en automne, les papillons au printemps et la mer bleue sous les tropiques.

— Oh ! je ne suis pas ainsi.

— Bon ! c'est ce que tous disent.

— Mettez mon amour à l'épreuve... ma constance... vous verrez... »

L'attitude de Fleur-de-Mai était suppli-

ante, son geste éloquent, sa voix caressante et persuasive ; madame de Mailly commençait à se repentir un peu de n'avoir point crié au voleur.

« Je vous aime... murmurait-il tout bas.

— Il vous aime, murmurait également une voix secrète à l'oreille de la chanoinesse ; et le cœur de la chanoinesse palpitait et était prêt à répondre :

— Moi aussi... »

Et puis, il était minuit ; c'était au mois de mai, par la croisée entr'ouverte entraient

les brises embaumées, et le silence mystérieux d'une nuit d'été est propice aux confidences de deux jeunes cœurs.

Madame de Mailly et Fleur-de-Mai se regardaient et ne parlaient plus... lui, toujours à genoux, elle, debout et à demi inclinée sur lui. Enfin elle se domina :

« Vous allez donc en campagne ? dit-elle.

— En campagne, oui, répondit le page.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais.

— Eh bien ! fit-elle avec un adorable

sourire, revenez bien vite... peut-être vous croirai-je. »

Fleur-de-Mai poussa un cri de joie et voulut reprendre sa main. Mais elle la retira et lui dit :

« Si vous voulez d'abord que je puisse croire à votre amour, et qu'ensuite je mette à l'épreuve votre constance, il vous faut avant tout mériter votre pardon.

— Suis-je donc coupable ? »

La chanoinesse montra du doigt sa croisée :

« Pensez-vous fit-elle en souriant, que le saint-père vous doive un chapeau de cardinal pour la belle manière dont vous êtes entré chez moi ?

— C'est juste, murmura Fleur-de-Mai ; que faut-il donc faire pour obtenir ce pardon ?

— Reprendre sur-le-champ le même chemin. Adieu... »

Fleur-de-Mai était trop galant chevalier pour ne point obéir sur-le-champ ; il salua

la jeune femme du regard et du geste, sauta sur l'entablement de la croisée et posa un pied sur l'échelle.

Alors, désarmée par sa soumission, la chanoinesse fit un pas et lui tendit la main.

Fleur-de-Mai la porta à ses lèvres, y mit un ardent baiser, puis la main lui fut retirée, la croisée se referma soudain, et la lumière s'éteignit.

A la rigueur, Fleur-de-Mai aurait pu croire qu'il avait rêvé.

Le père Mathias attendait au bas de l'échelle :

« Votre Seigneurie a du bonheur, dit-il.

— Comment cela ? dit Fleur-de-Mai brusquement rappelé à la réalité par la voix cautéleuse du juif.

— Le guet vient de passer, dit-il, mais il n'a rien vu : j'avais prudemment retiré l'échelle.

— Monsieur Mathias, répondit le page pénétré de reconnaissance, vous êtes un homme d'esprit.

— Votre Seigneurie me comble. »

Et le page tirant sa bourse ajouta :

« Voici deux pistoles pour l'échelle et trois pour vos bons soins et votre prudence. »

Mathias salua jusqu'à terre et pensa que Fleur-de-Mai était un prince du sang qui courait le guilledou incognito.

« Que le Dieu d'Israël et de Jacob, murmura-t-il, fasse longue vie à Votre Seigneurie et me conserve sa pratique !

— Merci du souhait, l'ami ; mais je

crains bien que la seconde partie de votre souhait ne s'accomplisse point.

— Mon Dieu ! fit le loueur de guitares avec effroi, auriez-vous rompu avec la dame ?

— Oh ! bien au contraire.

— Alors, espérons-le, Votre Seigneurie aura encore besoin de mon échelle.

— Je ne le crois pas. »

Et comme Mathias le regardait étonné, Fleur-de-Mai poursuivit avec une fatuité superbe :

« Je crois qu'à l'avenir j'entrerai simplement par la porte. »

Et il s'en alla en fredonnant, laissant le juif stupéfait de son aplomb.



# CHAPITRE SEPTIÈME

## VII

### Où Coquelicot fait une rencontre.

Coquelicot prit le chemin de l'hôtellerie de la Croix du Trahoir, réfléchissant profondément sur la métamorphose de son jeune

maître, et ébahi de sa nouvelle équipée.

« Si M. le chevalier, murmurait-il, est vivant encore dans trois mois, il aura une fière chance. Au train dont il mène sa peau et ses aventures, un homme de fer n'y résisterait pas. Comment diable va-t-il donc faire pour pénétrer chez la sœur du vicomte ? »

Tandis que Coquelicot faisait cette réflexion, il passait devant le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois.

La petite place était déserte ; aucun bourgeois attardé, aucun gentilhomme en excursion galante n'avait jugé convenable de venir y respirer l'air frais de la nuit, en contemplant les arceaux gothiques de la vieille église et les pignons voisins du Louvre.

Cependant l'œil de Coquelicot; ce petit œil rond et perçant qui découvrait tout, remarqua sous le porche un homme immobile comme une de ces statues de pierre que le moyen-âge aimait à placer dans

leurs niches sur les murs extérieurs des cathédrales.

« Oh! oh! dit l'honnête écuyer, serait-ce un voleur ou un amoureux? puisque mon maître court les aventures, j'en veux faire autant, moi aussi. »

Et Coquelicot s'approcha.

L'homme ne bougea, et ne parut point le voir.

Coquelicot approcha encore; l'inconnu garda son immobilité de statue.

« Eh! l'ami, lui dit Coquelicot faisant un dernier pas, que faites-vous donc là ?

— Que vous importe? répondit brusquement l'homme du porche.

— Ma foi, dit Coquelicot allant tout à fait droit à lui, vous avez raison, cela m'importe peu, mais si je pouvais vous être utile.... »

Coquelicot remarqua alors que l'inconnu serrait un poignard dans sa main crispée, et, comme Coquelicot était un

homme prudent, il s'assura que son épée jouait aisément dans sa gaîne.

Mais il continua à s'approcher, et se trouva face à face de l'inconnu, dont un rayon de la lune éclairait le visage.

« Aventurino ! » s'écria-t-il en reculant d'un pas, et saisi d'une pensée superstitieuse.

Un sourire où le désespoir se peignait bien mieux que tout autre sentiment, passa sur les lèvres de l'inconnu.

« Je ne suis pas Aventurino, dit-il.

— Alors, s'écria Coquelicot, tu es donc son fantôme? »

Et Coquelicot parlait en homme convaincu qu'il avait devant lui l'ombre du reître que le chevalier Fleur-de-Mai avait, quelques heures auparavant, expédié dans l'autre monde.

« Je suis son frère, » dit l'homme au poignard d'une voix sourde.

Ces quatre mots produisirent sur Coquelicot un merveilleux effet. Il avait cru voir

l'ombre d'Aventurino trépassé, et, superstitieux comme tous les hommes dont l'éducation a été fort négligée, il avait été saisi d'un sentiment de crainte ; mais, lorsqu'il sut avoir affaire, non à un mort, mais à un vivant, il retrouva son sang-froid, son courage insouciant, et ce mépris des événements ordinaires qui constituait sa force. En même temps il comprit qu'il était fort heureux qu'il n'eût point positivement affirmé au frère d'Aventurino que ce dernier était mort, car, en admettant que ce-

lui-ci eût connaissance de l'événement, c'était lui fournir un indice précieux sur le meurtrier, et s'attirer mille questions.

« Oui, reprit le frère d'Aventurino tandis que Coquelicot faisait toutes ces réflexions, je ressemble fort à mon pauvre frère, et je ne suis point étonné que vous m'ayez pris pour lui ; vous le connaissiez donc ?

— J'ai servi dans le même corps d'armée. J'étais sergent dans Royal-Navarre et

lui brigadier de reîtres pendant les guerres des Pays-Bas.

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez-vu ?

— Oh ! dix ans au moins. »

L'Italien soupira.

« Mais, demanda naïvement Coquelicot, vous parlez toujours de votre frère d'une façon lamentable et comme s'il était mort ; lui serait-il donc arrivé malheur ?

— Il est mort en effet, murmura l'Italien d'un air farouche.

— Mort!

— Oui; tué, assassiné, percé d'outre en outre.

— Ah! peccaire, exclama Coquelicot qui feignit une vive douleur; et comment cela? où? quand?

— A deux pas d'ici, ce soir... vers huit heures.

— *Corpo di Bacco!* murmura piteusement l'écuyer, qui voulait flatter l'Italien en se servant des jurons de sa langue maternelle; mais qui donc l'a tué.

— Oh! s'écria l'Italien en montrant le poing au ciel, et serrant avec fureur le manche de son poignard, si je savais!... mais je ne le sais pas... et il faut que j'apprenne son nom à tout prix.... le sang veut du sang!

— Diable! pensa Coquelicot, ceci parachève les aventures romanesques de mon honoré maître. Il est évident qu'un bel amour ne saurait venir décemment s'il n'était accompagné d'une bonne haine. »

Et Coquelicot reprit tout haut, feignant toujours la plus profonde affliction.

« Certainement qu'il faut le savoir, et que le sang veut du sang.... Nous le saurons, nous vengerons Aventurino.

— Vous étiez donc son ami ? fit l'Italien lui tendant spontanément la main.

— Parbleu ! répondit Coquelicot désormais imperturbable ; mais, ajouta-t-il, le moyen de retrouver le meurtrier n'est pas,

il me semble, de rêver au clair de lune sous le porche d'une vieille église.

— Ah! répondit Pepe (ainsi se nommait l'Italien), c'est que nous autres Napolitains, lorsque nous avons un meurtre à venger, nous avons coutume d'entrer dans une église, et d'y invoquer la Madone en la priant de nous servir.

— Bonne précaution, ma foi! Vous sortez donc de l'église ?

— Non, elle est fermée; j'attends le jour et le moment où on l'ouvrira.

— Vous aurez le temps d'attendre en ce cas.

— Je le sais; mais où voulez-vous que j'aille ? Je suis arrivé à Paris aujourd'hui même; je n'y connais qu'un seul homme; et dans le méchant grenier que j'ai loué rue des Prouvaires j'ai porté le cadavre de mon frère.... et j'ai peur auprès d'un cadavre. »

Une idée bizarre venait de jaillir, à ces derniers mots, du cerveau de Coquelicot.

« Nous partons demain, s'était-il dit ; si je laisse ce drôle à Paris, il verra du Vernais ; celui-ci ne tardera point à lui apprendre que c'est le chevalier qui a tué Aventurino, et à deux ils ourdiront une bonne petite vengeance dont le résultat sera la mort de mon maître. Le mieux est de l'emmener avec nous, et il ne se doutera point ainsi, jusqu'à notre retour au moins, que le meurtrier de son frère est précisément le gentilhomme qu'il sert. »

Ce raisonnement, on le voit, n'était nul-

lement dépourvu de sagesse, et Coquelicot en fit aussitôt la base de tout un plan de conduite qu'il résolut de mettre à exécution sur-le-champ.

« L'ennemi qu'on a sous la main, pensait-il, cesse d'être dangereux. »

Il se tourna donc vers Pepe :

« Eh bien ! lui dit-il, venez avec moi ; j'ai mon logis ici près, nous le partagerons, et demain nous aviserons au moyen de venger votre frère.

— Votre nom ? demanda l'Italien pénétré de reconnaissance.

— On m'appelle Coquelicot, et je suis écuyer, pour le moment, du chevalier de Chastenay, un tout jeune seigneur qui a crédit à la cour et qui, peut-être, nous aidera fort en cette circonstance.

— J'accepte, monsieur Coquelicot. »

L'écuyer prit l'Italien sous le bras, et l'emmena à l'hôtellerie de la Croix du Trahoir où, dans la salle basse destinée aux simples buveurs, il se fit servir une bou-

teille de vieux bourgogne du meilleur cru.

« Ah çà, dit-il alors qu'il fut assis en face de l'Italien, causons.

— Je vous écoute, monsieur Coquelicot. »

Coquelicot prit l'haitttude d'un homme important, s'accouda sur la table, et, avalant le contenu de son verre :

« Savez-vous, dit-il, si l'homme qui a tué Aventurino est manant ou gentilhomme ?

— Gentilhomme, répondit l'Italien.

— Diable! le cas est grave...

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne se venge pas d'un gentilhomme comme d'un manant.

Pour toute réponse, Pepe montra la pointe acérée de son stylet.

Mais Coquelicot haussa les épaules :

« Allons donc ! dit-il, sang pour sang et vie pour vie, et c'est une bien pauvre vengeance.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'on peut trouver mieux que cela.

— C'est vrai, murmura l'Italien, je chercherai.

— Or, poursuivit Coquelicot dont la logique était serrée, voilà précisément où il est besoin de protections.

— J'en aurai une.

— Laquelle ?

— Celle du chevalier du Vernais. »

Coquelicot tressaillit ; mais il se domina

sur-le-champ, et demanda avec négligence :

« Qu'est-ce que ce chevalier ?

— Un homme bien en cour.

— Mais encore ?

— On dit qu'il est l'ami du surintendant.

— De M. Fouquet ?

— Précisément.

— Comment le connaissez-vous !

— Je ne le connais pas, moi, mais Aventurino le connaissait.

— Ah ! fit Coquelicot.

— Le chevalier lui devait la vie.

— Oh! oh! pensa Coquelicot, il me semble que la mémoire me revient, et que je vais me souvenir du liéu où j'ai vu le chevalier. »

Et il reprit avec indifférence :

« Tiens! c'est bizarre...

— Il y a au moins dix ans de cela, c'était, dans les Flandres... peut-être y étiez-vous ?

— Allez toujours, dit Coquelicot, qui écoutait de ses deux oreilles.

— Le chevalier, m'a raconté Aventurino, avait été humilié et froissé par M. de Turenne, le général en chef, et il voulait se venger.

— Ah! fit encore Coquelicot, à qui la mémoire revenait.

— Il résolut donc, continua l'Italien, de passer à l'ennemi avec des dépêches importantes que M. de Turenne lui avait con-

fiées pour le général d'un autre corps d'armée; et lorsqu'il fut en route, au lieu de prendre le chemin de Valenciennes où le corps d'armée était cantonné, il prit à gauche et se dirigea vers Mons, où commandait le duc d'Albe. Malheureusement pour lui, à deux lieues du camp, il fit rencontre de deux soldats, un reître et un fantassin. Tous deux flairèrent la trahison du chevalier, et le reître, qui n'était autre que mon frère, lui cassa le bras d'un coup de pistolet et le jeta à bas de son cheval.

— Vous êtes un traître, lui dit Aventurino, et je pourrais vous conduire à M. de Turenne, qui vous ferait pendre; mais c'est toujours triste de pendre un officier, je vais vous sauver. Mon camarade et moi vous garderons le secret, et vous serez tombé dans une embuscade espagnole, d'où nous vous aurons tiré avec peine »

« Et pour donner plus de vraisemblance à cette fable, Aventurino cassa d'un second coup de pistolet la tête au cheval du fugitif, et le ramena au camp démonté.

Or, la preuve que mon frère et le fantassin ont gardé le secret, c'est que le chevalier n'a point été pendu et est demeuré officier.

— C'est vrai, dit Coquelicot ; mais êtes-vous bien sûr que le fugitif se nommât le chevalier du Vernais ? car moi, qui étais le fantassin qui accompagnait Aventurino, je me souviens parfaitement que ce gentilhomme se nommait M. de la Morlière.

— Comment ! dit l'Italien, c'était vous ?

— Moi-même, et je pensai, comme Aven-

turino, qu'il était triste de voir pendre un officier.

— Eh bien, dit Pepe, qui était parfaitement renseigné, M. de la Morlière était l'héritier de son oncle le chevalier du Vernàis, qui lui a laissé son bien et son nom.

— Ah! diable, pensa Coquelicot, voici qui tombe à merveille ; au lieu d'un ennemi, mon jeune maître en a deux. »

Et il reprit tout haut :

« Eh bien, que comptez-vous faire ?

— J'irai trouver le chevalier et lui de-

manderai de servir ma vengeance, en souvenir de la discrétion de mon frère.

— Bah ! fit Coquelicot en riant, vous croyez donc à la reconnaissance ?

— S'il refuse, je le menacerai de tout dévoiler. »

Coquelicot haussa les épaules.

« Il y a dix ans de cela, il n'y a aucune preuve que mon témoignage ; le chevalier vous enverra pourrir à la Bastille et Aventurino ne sera point vengé. »

L'Italien se mordit les lèvres et prit une attitude farouche.

« Que faire ? murmura-t-il.

— Ecoutez, dit confidentiellement Coquelicot : je suis au service d'un gentilhomme qui a grand crédit ; je vous présenterai à lui : si vous lui plaisez, peut-être fera-t-il beaucoup pour vous. En attendant, venez avec moi, vous vous coucherez dans mon lit, et vous dormirez un peu, car vous êtes exténué. »

L'Italien suivit Coquelicot, qui le con-

duisit au logis qu'il occupait avec Fleur-de-Mai.

Ce logis se composait de deux pièces, une grande et une petite. La première était destinée au chevalier ; Coquelicot couchait dans l'autre. Ce fût là qu'il fit entrer Pepe, lequel se jeta tout vêtu sur le lit et ne tarda point à s'endormir.

Coquelicot demeura dans la première pièce, après avoir fermé la porte de communication, et se tint alors le discours suivant :

« Coquelicot, mon ami, vous avez eu quelque esprit en rencontrant Pepe et l'amenant ici. Quand on a un ennemi, il vaut mieux lui donner son lit et le garder près de soi que le tenir à distance. Ensuite, et du même coup, vous avez appris ce qu'était le chevalier du Vernais, et vous vous en souviendrez en temps et lieu. »

Des pas, qui résonnèrent dans l'escalier, interrompirent le monologue de l'écuyer ; ces pas s'arrêtèrent à la porte, qui s'ouvrit, et Fleur-de-Mai entra.

« Ouf ! dit gaiement le jeune homme, qui était radieux, j'ai merveilleusement achevé ma journée. »

Coquelicot mit un doigt sur sa bouche.

« Chut ! » dit-il.

Et du doigt il indiqua la porte de la seconde chambre, où l'on entendait le ronflement sonore de l'Italien.

« Qui diable y a-t-il donc là ? » demanda Fleur-de-Mai étonné.

Les ronflements s'arrêtèrent brusquement ; Coquelicot continua à poser un

doigt sur sa bouche, et Fleur-de-Mai demeura immobile et stupéfait.

L'Italien s'était éveillé en sursaut en entendant parler, puis il avait éprouvé une bizarre sensation, et la voix de Fleur-de-Mai, bien qu'il ne l'eût jamais ouïe, lui avait fait éprouver une de ces émotions étranges et inexplicables comme on en éprouve à la vue d'un homme qu'un lien mystérieux rattache à nous. Puis il avait écouté, poussé par un vague inctinct de curio-

sité ; mais les voix s'étaient tues. Alors, dans les ténèbres, Pepe avait surpris un rayon de lumière filtrant au travers de la cloison lézardée, et il s'était roulé comme un serpent jusqu'à la fente sur laquelle il avait appliqué un œil. Il avait donc vu Coquelicot appuyer un doigt sur ses lèvres, puis le jeune gentilhomme demander par signes l'explication de ce mystère.

Et à la vue de Fleur-de-Mai, la sensation bizarre que Pepe avait éprouvée au son de sa voix n'avait fait qu'augmenter.

Alors le cauteleux Italien s'était recouché, puis il avait recommencé à ronfler, mais il ne dormait plus .. il écoutait. Cependant Coquelicot, entendant de nouveau le bruit sonore du dormeur, ne pouvait laisser plus longtemps Fleur-de-Mai dans l'incertitude, et il lui dit à mi-voix.

« Il y a là à deux pas, sur mon lit, un homme que s'il vous connaissait, vous plongerait son poignard dans le cœur. »

Fleur-de-Mai tressaillit.

« Quel est cet homme ? demanda-t-il.

— C'est un Italien.

— Je ne connais pas d'Italiens.

— C'est le frère d'Aventurino.

— Eh bien ?

— C'est vous qui l'avez tué, et son frère veut le venger. »

A ces paroles, Pepe passa sa main sous l'oreiller et y prit son poignard.

« Mais, continua Coquelicot, il ne vous connaît pas, et c'est bien heureux... »

Et Coquelicot raconta comment il avait rencontré Pepe, sa conversation avec lui,

ce qu'il avait appris touchant du Vernais, et enfin l'inspiration qu'il avait eue d'emmener l'Italien avec lui.

« Maintenant, dit-il, il est là... à deux pas... il dort... Voyons ce qui nous reste à faire. Un ennemi pareil, monsieur le chevalier, est plus dangereux que dix gentilshommes ; il ne se bat pas, il assassine. Or, il vaut mieux croquer le loup qu'être croqué par lui, et j'ai bonne envie d'envoyer notre dormeur dans l'autre monde, d'un bon coup d'épée dans la gorge.

— Ah! fi! murmura Fleur-de-Mai.

— Alors, reprit Coquelicot, il faut l'emmener avec nous. Je ne sais pas où nous allons, mais je suppose qu'il y aura des coups à donner et à recevoir. Un bandit comme Pepe est d'un bon secours en ces sortes d'expéditions; pourquoi ne l'emmènerions-nous pas ?

— Soit, » dit Fleur-de-Mai.

Coquelicot ouvrit son pourpoint et montra au chevalier la crosse luisante de deux pistolets.

« Dans deux heures, dit-il, lorsque nous partirons, je lui proposerai de nous suivre ; s'il refuse, je lui casse la tête.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit Fleur-de-Mai.

— S'il nous suit, eh bien, nous aviserons plus tard… et nous trouverons un moyen honnête de nous en débarrasser.

— Mais, observa Fleur-de-Mai, a-t-il un cheval ?

— Non ; mais l'hôtelier en a un qu'il voulait me vendre tout harnaché. Un of-

ficier, qui s'était endetté ici, le lui a laissé en payement.

— Alors, va éveiller l'hôte, achète le cheval, fais pânser les nôtres, et reviens à trois heures précises. Il est une heure, il m'en reste deux à dormir. »

Et Fleur-de-Mai, tandis que Coquelicot obéissait, se jeta sur son lit et ne tarda point à s'y endormir de ce sommeil profond de la jeunesse, contre lequel l'amour n'a aucune puissance.

C'était le moment qu'attendait Pepe.

L'Italien sauta de son lit, se glissa jusqu'à la porte, son poignard à la main, et s'apprêta à l'ouvrir...

Mais une pensée infernale lui vint.

« Oh! pensa-t-il, Coquelicot avait raison, sang pour sang, c'est une pauvre vengeance, il vaut mieux attendre... Je trouverai mieux que cela. »

Un sourire infernal passa sur lès lèvres du reître, et il se recoucha, serrant tou-

jours dans sa main le manche de son stylet.

Deux heures après, Coquelicot vint l'éveiller. Pepe feignit de se frotter les yeux.

« Hé, l'ami! lui dit l'écuyer, nous partons, mon maître et moi ; nous allons à Angers préparer les logis de Sa Majesté le roi. Il m'est avis que le meurtrier d'Aventurino y suivra la cour. Si tu m'en croyais, tu viendrais avec nous. »

Et en parlant ainsi, Coquelicot avait passé la main sous son pourpoint et s'apprêtait à casser la tête du reître s'il refusait.

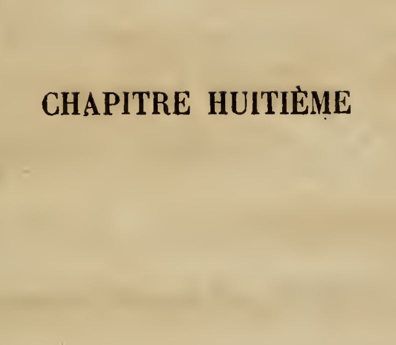
Mais l'Italien répondit avec joie :

« Je vous suis de grand cœur, car il faut que je me venge ! »

Quelques minutes après, Fleur-de-Mai, Pepe et Coquelicot étaient en selle et gagnaient le pont Saint-Michel.

En sortant de la Cité, Fleur-de-Mai enjoignit à ses deux compagnons de prendre

par la rue d'Enfer, tandis que lui remonterait la rue Saint-Jacques, afin de ne point trop éveiller la curiosité du populaire.



# CHAPITRE HUITIÈME

## VIII

A la fin duquel Coquelicot s'élève à la hauteur des circonstances.

Quand Fleur-de-Mai atteignit la porte Saint-Jacques et fut sorti des murs de Paris, il aperçut un cavalier placé en travers de la route. C'était le vicomte.

M. de Mailly était seul ; il avait jugé inutile d'emmener un laquais, dans l'incertitude où il était du lieu où il allait et de la mission qu'il allait remplir.

En même temps Coquelicot et le reître arrivaient au rendez-vous.

Les deux gentilshommes échangèrent une poignée de mains, rangèrent leurs chevaux côte à côte et prirent les devants, de façon à laisser entre eux et leurs deux compagnons une distance respectueuse qui leur permît de causér.

Fleur-de-Mai raconta alors en peu de mots et à voix basse ce que c'était que Pepe, et comment Coquelicot avait jugé prudent de l'emmener de Paris. Mais en même temps il jugea convenable de taire sa visite nocturne à la place Royale, et son amour naissant pour la chanoinesse, se bornant à énumérer succinctement les autres événements de la soirée.

« En sorte, lui dit le vicomte, que ma tante vous doit la vie ?

— Peuh! dit Fleur-de-Mai d'un ton courtois, je suis son obligé encore. »

Et détournant la conversation :

« Maintenant, lui dit-il, je puis bien vous dire où nous allons ?

— Ah ! Et où allons-nous ?

— A Angers, d'abord.

— Et ensuite ?

— Peut-être à Nantes. Cela dépendra des événements.

— Très-bien. Me direz-vous aussi quels sont ces événements ?

— Pas encore. Le roi ne le veut pas. »

La réponse était sans réplique.

« Seulement, ajouta Fleur-de-Mai, nous n'avons pas besoin de nous presser. Nous voyagerons à petites journées, buvant frais, car il fait chaud, et, si vous m'en croyez, nous chevaucherons le matin et le soir, et dormirons dans la journée. »

Fleur-de-Mai raisonnait si sagement que le vicomte n'y trouva rien à redire, et qu'il en fût fait ainsi qu'il l'avait dit.

Les quatre cavaliers, vêtus fort simple-

ment, du reste, s'en allèrent au pas de leurs montures, firent halte à midi, déjeunèrent dans une auberge, remirent le pied à l'étrier au coucher du soleil, et chevauchèrent jusqu'à minuit. Le lendemain et les jours suivants ils agirent de même façon.

A Angers, qu'ils atteignirent le sixième jour du voyage, Fleur-de-Mai fit une visite au gouverneur de la province, lequel était un seigneur dévoué au roi et se nommait M. de la Vauguyon.

« Monsieur, lui dit-il en lui remettant la lettre de Colbert, connaissez-vous ce sceau et cette écriture ? »

Le gouverneur s'inclina.

« Il se pourrait continua Fleur-de-Mai, que j'eusse besoin de vos services dans quelques jours.

— Je suis à vos ordres monsieur.

— Dans ce cas-là, je vous enverrais mon écuyer; qui se nomme Coquelicot, et vous lui donneriez une vingtaine d'hommes à commander.

— Très-bien, monsieur.

— Ou bien encore, il se peut que j'arrive ici un soir, avec un prisonnier pour lequel je vous demanderai un logis convenable, mais parfaitement grillé.

— J'ai au château d'Angers, répondit le gouverneur, une tour qu'une armée ne saurait prendre d'assaut.

— C'est fort heureux pour vous, monsieur.

— Plait-il? fit M. de La Vauguyon qui ne comprenait pas.

— Oui, monsieur, continua Fleur-de-Mai, qui compléta sa pensée ; car il est probable que si le prisonnier s'évadait, Sa Majesté vous offrirait un logis à la Bastille. »

Et il salua le gouverneur, dont il prit congé.

Pendant que Fleur-de-Mai était chez le gouverneur d'Angers, Coquelicot, d'après ses ordres, faisait en ces termes la leçon à Pepe :

« Mon bon ami, lui disait-il nous comp-

tions d'abord nous arrêter à Angers, mais mon maître a fantaisie de voir du pays, en attendant le roi, et nous allons faire un petit voyage d'agrément. Le chevalier est un peu querelleur, et je ne répondrais pas qu'au premier jour nous n'eussions à échanger des coups de rapière et même des balles de pistolet.

— Ceci me convient répondit laconiquement le reître.

— Or, poursuivit Coquelicot, dans ce cas-là tu seras convenablement rétribué,

et il ne tiendra qu'à toi de gagner honnêtement vingt pistoles.

— On les gagnera, monsieur Coquelicot, » répondit Pepe, qui feignit la convoitise la plus ardente.

Le soir on se remit en route, et l'on fit six lieues sans débrider.

Coquelicot, avec sa perspicacité de vieux renard, avait fini par deviner qu'il y avait une arrestation sous jeu ; seulement il ignorait encore de qui il s'agissait.

Fleur-de-Mai s'arrêtait de préférence pour déjeuner ou coucher dans les hôtelleries qui bordaient la route. Rarement il entrait dans l'intérieur des villes ou des villages.

A mesure qu'on approchait de la frontière bretonne, nos voyageurs remarquaient de petites constructions espacées de trois lieues en trois lieues, et de récente origine. C'étaient des relais de poste que le surintendant, qui se rendait souvent en

Bretagne, avait organisés pour son service particulier. A ces relais était inévitablement annexée une hôtellerie.

Fleur-de-Mai ne manquait jamais d'y boire un verre de vin et de s'enquérir, avec la naïveté d'un provincial qui veut s'instruire en voyant du pays, de la façon princière dont voyageait monsieur Fouquet.

L'hôtelier, charmé de l'honneur qu'on lui faisait en l'interrogeant, donnait les plus merveilleux détails, et notre héros sut bientôt que monsieur Fouquet avait une

manière toute royale de courir la poste, manière que son frère l'abbé imitait. Un coureur le précédait un jour à l'avance et ordonnait qu'on préparât les relais. Un second coureur ne gagnait sur lui que quatre heures. Enfin le carrosse du surintendant, attelé de six chevaux, arrivait avec la rapidité d'une flèche, relayait en trois minutes et continuait son chemin, laissant après lui un tourbillon de poussière

Monsieur l'abbé Fouquet voyageait de

la même façon, avec cette différence qu'il n'avait que quatre chevaux au lieu de six.

Ces derniers détails furent donnés à trois lieues de la frontière bretonne, dans un petit village nommé Ingrande.

Le lieu plut fort à Fleur-de-Mai, et il demanda à l'hôtelier s'il ne lui pourrait donner un logis pour lui et ses compagnons. Celui-ci, enchanté, mit à la disposition des voyageurs son hôtellerie toute entière.

« Quelle est donc la ville bretonne la plus proche? demanda encore Fleur-de-Mai.

— Ancenis, répondit l'hôte.

— Tiens ! mais monsieur Fouquet, a là un pied-à-terre de chasse, il me semble?

— Oui, monsieur.

— Quel dommage, murmura le page d'un ton naïf, quel dommage que je ne connaisse ni monsieur Fouquet ni son intendant !...

Et il continua, s'adressant toujours à l'hôte :

« On m'a dit merveille du château de monsieur Fouquet; je voudrais bien le visiter.

— Oh ! dit l'hôte, rien de plus facile.

— En vérité ?

— L'intendant du château vient ici tous les deux jours à cheval ; il sera très-honoré de recevoir la visite de Vos Seigneuries. Mais on vous a exagéré les mérites du château ; c'est un simple pied-à-terre de

chasse que le surintendant n'habite jamais. Cependant il s'y arrête parfois en allant à Belle-Isle.

— Ah! dit Fleur-de-Mai négligemment.

— Et bien qu'il aime peu la chasse, continua l'hôtelier, il y entretient un grand nombre de piqueurs et de valets de chiens.

— Ah! » fit encore Fleur-de-Mai.

Et il salua l'hôte avec aménité et alla prendre possession du logis qu'on lui avait préparé.

L'auberge était spacieuse; elle n'abritait pour le moment aucun étranger, et nos voyageurs s'y trouvèrent logés fort à l'aise.

Le vicomte et Fleur-de-Mai occupèrent deux chambres contiguës au premier étage; Pepe et Coquelicot furent mis, au deuxième, en possession d'une chambre à deux lits.

Coquelicot, qui se défiait quelque peu de l'Italien, n'était point fâché de l'avoir sous la main.

Jusqu'alors Fleur-de-Mai avait jugé inutile de communiquer son plan au vicomte

et à Coquelicot; mais il pensa, ce jour-là, que le moment était venu, et, après un copieux déjeuner où Pepe avait bu plus que de raison, il envoya ce dernier panser les chevaux et proposa à ses deux autres compagnons d'aller faire un brin de méridienne à l'ombre d'un bouquet de chênes qui s'élevaient à cent pas de l'hôtellerie.

Fleur-de-Mai pensait judicieusement que les murs ont presque toujours des oreilles.

Le vicomte et Coquelicot le suivirent,

s'adossèrent comme lui à un arbre, et il dit alors au premier :

« Trouvez-vous pas que ce pays est charmant, et qu'on y respire un air salubre ?

— En effet, dit monsieur de Mailly.

— L'hôtellerie est passable ; le vin est bon, l'hôte poli et attentionné. Que vous en semble ? si nous passions quelques jours ici ?

— Ma foi, répondit monsieur de Mailly, vous êtes le chef de notre expédition, mon

cher Fleur-de-Mai, et nous n'avons qu'à obéir. Cependant, je commence à deviner....

— Bah ! et que devinez-vous ?

— Qu'il s'agit d'une arrestation.

— Je l'ai deviné depuis longtemps, moi, dit Coquelicot en clignant de l'œil.

— Moi aussi, reprit le vicomte : seulement, j'ignore toujours qui nous arrêterons.

— Oh ! quant à moi je m'en doute.

— En vérité, monsieur Coquelicot ? dit

Fleur-de-Mai en fronçant le sourcil ; le roi n'aime pas à être deviné. »

Le vicomte regarda Fleur-de-Mai avec un air de tendresse ; il se sentait renaître dans cet aventureux enfant qui ne doutait de rien, et parlait avec l'aplomb d'un vieux capitaine.

« Je vous aiderai, Fleur-de-Mai, dit-il, quand même il s'agirait d'arrêter monsieur Fouquet. J'aime le surintendant, mais vous

avez les ordres du roi, et je suis gentil-homme. »

Fleur-de-Mai le regarda bien en face. Il se sentit deviné, mais il comprit en même temps que de Mailly était l'honneur même, et qu'il n'avait rien à craindre d'un pareil confident.

Coquelicot était tout oreilles.

« Arrêter le surintendant dit-il, et à la porte d'Ancenis, presque sur ses terres ! Savez-vous, monsieur le chevalier, que le surintendant ne voyage qu'avec une armée ?

— Et vous, monsieur Coquelicot, dit Fleur-de-Mai, avez-vous lu l'histoire grecque ?

— Je ne lis jamais, dit Coquelicot, qui ne jugea pas à propos d'expliquer pourquoi.

— Eh bien, mon cher, répondit le chevalier, les Perses étaient dix mille, et Léonidas les vainquit aux Thermopyles avec trois cents hommes.

— La réponse est aussi folle qu'héroïque.

— Vous savez bien que le vrai sage est un fou ; lui seul réussit. »

Et sur ce beau paradoxe Fleur-de-Mai s'adressa à Coquelicot :

« Mon bel ami, lui dit-il, il paraît que monsieur le surintendant a un assez joli nombre de piqueurs à son petit castel, des environs d'Ancenis. Je brûle d'envie de visiter ce castel, mais je ne connais point l'in-

tendant ; tu ferais donc bien, dès le point du jour, de monter à cheval et d'aller le voir pour lui en demander la permission.

— Très-bien, dit Coquelicot, j'irai et je verrai.

— En même temps, continua Fleur-de-Mai, je vais envoyer Pepe à Angers ; il crèvera un cheval, si besoin est, et reviendra dans la nuit.

— Pourquoi l'envoyer à Angers ? demanda le vicomte.

— Pour porter un mot à monsieur de La Vauguyon. »

Et Fleur-de-Mai tira de sa poche de petites tablettes, dont il déchira un feuillet sur lequel il écrivit au crayon les lignes que voici :

« Mon cher cousin, vous devez vous souvenir de votre petit cousin Fleur-de-Mai, qui vous a fait visite il y a deux jours, et qui réclame votre assistance ; il est endetté, par suite d'une partie de dés, et il

attend à l'hôtellerie d'Ingrande ce que vous lui avez promis. »

Et Fleur-de-Mai signa.

Le lendemain dès l'aube, Coquelicot partit pour le château d'Ancenis et Pepe pour Angers.

Fleur-de-Mai dit au vicomte :

« Jusqu'à leur retour, nous n'avons absolument rien à faire ; après nous aviserons. En attendant, buvons frais et dînons gaillardement.

— Soit, répondit le vicomte avec insouciance.

— Mon cher ami, ajouta Fleur-de-Mai, j'ai besoin maintenant de vous demander pardon.

— Pardon de quoi s'il vous plait?

— De vous avoir associé à une entreprise dans laquelle vous n'avez absolument rien à gagner.

— Peuh! fit monsieur de Mailly d'un ton mélancolique, je m'ennuyais, cela me distraira. » Et il retomba dans cette rêverie

profonde qui lui était habituelle et dont Fleur-de-Mai n'avait jamais osé lui demander la cause, bien qu'il soupçonna qu'elle provenait d'un violent chagrin d'amour.

Pendant ce temps, Coquelicot s'en allait au petit trot, et gagnait le pied-à-terre de chasse de monsieur Fouquet.

Ce castel, dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige, était bâti au fond d'une petite vallée entourée de grands bois fort giboyeux, et il était distant d'environ deux

lieues du petit bourg d'Ancenis. De construction récente, il n'avait ni le sombre aspect des vieux manoirs féodaux, ni l'architecture hardie des édifices de la Renaissance. C'était une sorte de maison italienne entourée d'une verte pelouse, ceinte d'un petit ruisseau clair et babillard, et dominant le plus gracieux paysage qu'on pût imaginer.

« Voilà, sur ma parole, murmura Coquelicot en sonnant à la grille du parc, un château qui soutiendrait difficilement un

siége, et je le prendrais bien à moi seul. »

Un valet sans livrée vint ouvrir à l'écuyer, qui était vêtu à la manière d'un serviteur de bonne maison et qui le salua profondément.

Le valet fit un geste d'étonnement, et laissa échapper un cri :

« Comment, dit-il, c'est toi, Coquelicot !

— Eh ! pardieu, répondit l'écuyer ravi, c'est mno vieux frère d'armes Barnabé.

— Lui-même, sergent.

— Et comment diable es-tu ici ? Tu as donc quitté le service ?

—Depuis un an, sergent, et je suis entré comme piqueur dans la maison de Monseigneur le surintendant. Mais vous-même, monsieur Coquelicot, comment êtes-vous ici ?

— Moi, répondit naïvement le vieux soldat, j'ai fait comme toi ; je touchais à la cinquantaine, le harnais me semblait lourd, et j'ai cherché une condition : seu-

lement j'ai eu moins de bonheur, car au lieu d'entrer au service d'un grand seigneur comme le surintendant, je suis devenu le laquais d'un petit gentilhomme blaisois qui a tout au plus une dizaine de mille livres de revenu.

— C'est peu, fit dédaigneusement le piqueur.

— Or, poursuivit Coquelicot, mon jeune maître voyage, il veut voir du pays et s'instruire; il se propose de parcourir la Bre-

tagne, comme il a déjà parcouru l'Anjou, et nous sommes arrivés hier à Ingrande. Là, nous avons appris que monsieur Fouquet possédait un château aux environs d'Ancenis, et le chevalier de Chastenay, ainsi se nomme mon maître, curieux comme tous les adolescents, car il a dix-huit ans à peine, a eu fantaisie de le visiter, ayant toujours ouï conter des merveilles touchant les nombreuses résidences de monsieur Fouquet. »

Le piqueur sourit.

« Rien, n'est plus facile, dit-il, quoique ici il n'y ait pas grand'chose à voir, et votre maître aurait dû vous accompagner.

— Oh! dit Coquelicot, il est un peu timide, le chevalier, et il m'a envoyé pour en demander la permission à l'intendant.

— L'intendant est parti ce matin pour Belle-Isle, répondit le piqueur.

— Le surintendant s'y trouvera-t-il? demanda naïvement Coquelicot.

— Mais non, répondit Barnabé, puisque la garnison est ici.

— Et viendra-t-il bientôt?

— Il ne viendra pas, sergent; ou s'il vient, ce ne sera pas avant un grand mois, car les logis ne sont pas préparés. »

Cette réponse bouleversa les idées de Coquelicot.

« Je croyais, dit-il, que l'intendant allait à Belle-Isle pour y attendre Monseigneur ?

— Non, vraiment, dit Barnabé, qui ne paraissait pas briller par la discrétion, nous n'attendons que son frère.

— Que son frère ! dit en lui-même Coquelicot ; c'est un petit exploit que d'arrêter l'abbé Fouchet ; arrêter un abbé sur un grand chemin, voilà une belle besogne pour un gentilhomme comme mon maître ! Comment savez-vous que monsieur l'abbé va venir ? dit-il tout haut en s'adressant au piqueur.

— Oh ! reprit Barnabé, une estafette est venue cette nuit de Paris à franc étrier et a apporté une lettre à l'intendant. Puisque vous avez couché à Ingrande, vous avez dû voir passer l'estafette.

— Ma foi, répondit Coqueliéot, c'est fort possible ; maisje me suis couché à neuf heures, et lorsqu'on dort on n'entend rien. »

Coquelicot se disait en même temps :

« Si cette estafette avait passé par Ingrande, je l'aurais su. Elle a pris une route

détournée, donc l'abbé passera à la sourdine. Il doit avoir l'éveil. »

Puis tout haut :

« Mais alors, mon cher Barnabé, monsieur l'abbé Fouquet passera ici ?

— Oh ! bien certainement.

— S'y arrêtera-t-il ?

— C'est probable ; cependant, je n'en sais absolument rien. »

Coquelicot qui, tout en pensant, avait mis pied-à-terre et suivait le valet, prit un ton mystérieux et confidentiel :

« Mon vieux Barnabé, dit-il, te souviens-tu de certain coup de sabre que je parai au moment où il allait te fendre la tête ?

— Parbleu ! monsieur Coquelicot ; et je vous en ai toujours gardé une reconnaissance bien vive.

— Eh bien, peut-être pourrais-tu me la prouver.

— Moi ? Parlez, en ce cas, monsieur Coquelicot. »

La figure du vieux soldat s'épanouit en un naïf sourire.

Je ne resterai pas plus longtemps, dit-il ; mon jeune maître avait un autre but en voulant visiter le château. »

Le piqueur regarda Coquelicot d'un œil curieux.

« Le chevalier, continua l'ancien sergent de Barnabé, a eu vent du prochain passage de Monseigneur le surintendant, et il est venu à Ingrande dans l'espoir de se trou-

ver sur la route. Il lui veut demander une grâce à laquelle il attache la plus grande importance. Il s'agit d'obtenir sa protection au sujet d'un procès qui se juge à Blois dans quinze jours, et dont la perte comprometterait tout son bien.

— Monsieur Coquelicot, je ne saurais vous dire au juste l'époque où passera Monseigneur, mais bien certainement son frère sera ici dans quelques jours, et son frère a tout crédit auprès de lui.

— Mais comment voir M. l'abbé ?

— C'est facile ; que votre maître reste à Ingrande et attende que M. l'abbé arrive ; son coureur passera la veille.

— Parbleu ! s'écria Coquelicot, l'idée est fort juste et nous en profiterons.

— Maintenant, ajouta le piqueur, s'il vous plaît de visiter les chenils et les salles du musée de vénerie, venez avec moi ; c'est tout ce qu'il y a à voir ici. »

Coquelicot suivit le piqueur, lequel lui montra complaisamment toutes choses, depuis les chenils júsqu'aux salles, où se trouvaient de nombreux faisceaux d'armes.

« Ah çà, dit Coquelicot, c'est un véritable musée d'artillerie ; il y a là des mousquets comme dans un camp.

— Ce sont des mousquets des gens de Monseigneur.

— Ces gens sont donc bien nombreux ?

— Nous sommes trois cents, environ.

— Alors, le château est une caserne ?

— A peu près.

— Diable! Et que faites-vous ici durant l'année?

— On chasse tous les jours.

— En l'absence de Monseigneur?

— Mon Dieu, oui....

— Et après?

— Après, dit le piqueur qui releva sa moustache avec un air belliqueux, après on fait l'exercice.

— Oh! oh! et à quoi bon?

— Ah! dit Barnabé en clignant de l'œil,

il paraît que Monseigneur a une arrière-pensée.

— Laquelle ?

— Il veut obtenir du roi une garde d'honneur.

— Diable ! mais il n'y a que les princes du sang qui y ont droit.

— Bah ! Monseigneur est plus riche que tous les princes du monde ; il veut avoir une garde, il l'aura. Or, depuis qu'il a cette idée, il ne prend plus à son service que d'anciens militaires, tous éprou-

vés pour la plupart, et il les paye bien ; c'est M. l'abbé qui les recrute ; il s'y entend monsieur l'abbé, malgré sa soutane. »

Coquelicot écoutait émerveillé.

« Tenez, sergent, dit confidentiellement Barnabé, si vous faisiez bien, vous entreriez chez Monseigneur.

— Hé ! fit naïvement l'écuyer, l'occasion fait le larron... Si les conditions étaient bonnes.... on pourrait voir....

— Bonne paye, bel uniforme...

— Bah ! vous avez un uniforme ?

— Pas encore, mais bientôt.... Il paraît même que nous l'endosserons le jour où M. l'abbé passera pour se rendre à Belle Isle, et que nous l'accompagnerons à cheval.

— Hé ! mais, pensa Coquelicot qui commençait à faire plus de cas de l'entreprise de son maître, une escorte de trois cents cavaliers est une assez belle idée... et si le frère du surintendant arrive jusqu'ici sans encombre, mon honoré maître pourra bien renoncer à son petit plan d'arrestation. »

Puis Coquelicot reprit :

« Et de Belle-Isle vous reviendrez ici, j'imagine ?

— Je ne crois pas; nous y resterons.

— Mais qu'y ferez-vous ?

— Nous y tiendrons garnison, parbleu.

— Garnison ? c'est donc une place forte, et non un lieu de plaisance ?

— L'un et l'autre; Monseigneur, dit-on, le veut faire ériger en principauté indépendante, et, comme pour cela les canons et les mousquets ne sauraient nuire,

on y a entassé des mousquets et des canons.

— Ah ! murmura à part lui Coquelicot, je commence à reconnaître que le roi a eu une belle inspiration en voulant faire arrêter M. l'abbé Fouquet; un abbé comme celui-là ne vaut guère moins qu'un général. »

Tout en causant, ils parcouraient le château et ses dépendances; partout ils rencontraient des valets en habits de pi-

queurs, mais tous grisonnaient, portaient de longues moustaches, et avaient une mine toute militaire sous leur livrée inoffensive.

Coquelicot jugea inutile de questionner plus longtemps Barnabé.

« Mon bon ami, lui dit-il après avoir accepté un verre de vin et cassé une croûte, mon maître est un jeune gentilhomme qui cherche de l'occupation; si Monseigneur le surintendant lui offrait

une épaulette dans ses gardes, il l'accepterait bien volontiers, j'imagine.

— Eh bien, nous verrons... A revoir. »

Et Barnabé tint respectueusement l'étrier à son ancien sergent, lequel lui serra la main et piqua des deux, tant il avait hâte de s'éloigner des trois cents gardes du corps de M. Fouquet.

Coquelicot vola comme une flèche sur la route du prétendu pied-à-terre de chasse à Ingrande, et fit en deux heures les sept à huit lieues qui l'en séparaient.

Il arriva à la brune et trouva, sur la porte de l'hôtellerie, Fleur-de-Mai causant avec le vicomte ; tous trois s'éloignèrent de quelques pas et gagnèrent le bouquet de chênes.

« Eh bien ? demanda Fleur-de-Mai.

— Ouf ! murmura Coquelicot, nous nous sommes aventurés en une belle besogne ! si nous en sortons, nous aurons une belle chance. »

Et il raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il avait appris.

Fleur-de-Mai l'écouta sans l'interrompre, et dit ensuite :

« A moins que le gouverneur de Bretagne n'ait une armée sur pied à notre service, il est évident que M. l'abbé Fouquet, s'il arrive à Ancenis sans encombre, s'en ira tranquillement à Belle-Isle où il s'enfermera avec sa garnison. Puis, là, il parlementera mèche en main, et le surintendant n'aura rien à craindre à Paris en cas de disgrâce.

— C'est un peu mon avis, dit le vicomte.

— Il faut donc absolument, reprit Fleur-de-Mai, qu'il soit arrêté ici, que ses papiers tombent en nos mains, et qu'ils puissent compromettre assez le surintendant pour qu'on lui fasse son procès ; les soldats d'Anjou seront ici demain.

— Et si l'abbé passe cette nuit ?

— Bah ! dit Coquelicot, puisqu'un coureur le précède toujours de vingt-quatre heures ! »

Fleur-de-Mai parut réfléchir.

« De deux choses l'une, murmura-il enfin : ou l'abbé Fouquet a quitté Paris sans la moindre crainte, et il voyage alors avec une trentaine de laquais armés et à cheval, valetaille dont quelques gens de cœur ont facilement raison; ou bien il est parti en fugitif, et alors il passera incognito sans bruit, et se hâtera de gagner Ancenis, où il sait bien qu'il sera à l'abri de tout coup de main.

— C'est juste, observa M. de Mailly.

— Et dans ce dernier cas, ajouta Coquelicot, qui vous dit qu'il passera à Ingrande ? l'estafette de la nuit dernière y a-t-elle passé ? »

Mais en prononçant ces mots, Coquelicot se frappa le front ainsi qu'un homme dont le cerveau est traversé par une inspiration merveilleuse.

« Monsieur le vicomte et monsieur le chevalier sont trop jeunes, dit-il, pour se souvenir de la Fronde ; mais s'ils s'en sou-

venaient, je leur raconterais comment M. de Mazarin quitta Paris, où il craignait fort pour sa sûreté personnelle.

— Ma foi, dit le vicomte, je l'ai ouï dire, mais je ne m'en souviens plus.

— Voici, continua gravement Coquelicot : monsieur de Mazarin fit annoncer son départ plusieurs jours à l'avance. Un soir il y eut grand bruit et grand tapage au Palais-Royal ; les carrosses de Son Eminence furent tirés de leur remise, on

en graissa les roues, les postillons firent claquer leur fouet, et tout Paris sut que le cardinal partirait au point du jour. Cependant, vers minuit, le coureur se mit en route pour faire préparer les relais, et annoncer le prochain passage de Son Eminence. Or, ce coureur, devinez-le; c'était monsieur de Mazarin lui-même. Quant au carrosse, qu'on ne manqua point d'arrêter aux barrières, il ne renfermait qu'un capitaine des gardes qui salua courtoisement

les frondeurs, et leur annonça que monsieur de Mazarin avait sur ses voitures six heures et vingt lieues d'avance. »

Le vicomte et Fleur-de-Mai se regardèrent.

« Que faut-il conclure de là ? demanda ce dernier.

— Une chose fort simple, répondit Coquelicot. On ne fait pas arrêter un surintendant des finances sans motifs bien sé-

rieux. Les motifs manquent jusqu'à présent, et monsieur Fouquet demeurera fort tranquillement à Paris. Mais on peut faire arrêter son frère sous un prétexte quelconque, quitte à reconnaître qu'on s'est trompé. Or, si l'abbé est porteur de papiers et d'ordres compromettants, il est bien certain qu'il aura pris des précautions, et qu'il sera pressé de toucher la frontière bretonne; qui vous dit donc, alors, qu'il n'imitera point monsieur de Mazarin ?

— Si cela était, dit Fleur-de-Mai, monsieur l'abbé Fouquet pourrait bien être logé sous peu au château d'Angers.

— Et qui vous dit, observa Coquelicot, que nous verrons passer le coureur? Avons-nous vu passer l'estafette qui est arrivée la nuit dernière à Ancenis?

— Diable! murmura le vicomte, voici qui complique singulièrement la situation. L'estafette a évité Ingrande, donc il y a une autre route plus directe et qui, sans

doute, évite Angers et le laisse sur la gauche.

— Non point, répondit Coquelicot; mais j'ai fait campagne en Bretagne, et, si j'ai bonne mémoire, il y a, à deux lieues d'ici et du côté d'Angers, un chemin de traverse qui bifurque la grande route et doit gagner une heure sur cette dernière pour arriver à Ancenis.

— Y a-t-il à cette bifurcation une mai-

son, une hôtellerie, un lieu quelconque où l'on puisse se cacher?

— Absolument rien, si ce n'est un gros chêne creux, et dont la cavité pourrait, au besoin, abriter deux personnes. »

Fleur-de-Mai frappa joyeusement dans ses mains :

« En ce cas, dit-il, nous tenons monsieur Fouquet.

— Plaît-il? fit le sceptique Coquelicot.

— Mon bel ami, continua le page, on dort moins bien dans le creux d'un arbre

que dans son lit. Cependant il faudra bien que tu te contentes de ce gîte jusqu'à nouvel ordre.

— Je comprends, monsieur le chevalier.

— Ah ! tu comprends ?...

— Sans doute. Je vais aller m'y embusquer, j'y passerai la nuit ; le jour je me blottirai dans un buisson voisin. Si un cavalier passe, je casserai la tête au cheval et démonterai le cavalier.

— Voici qui est merveilleusement parler.

— Vous, continua Coquelicot, qui prenait tout à coup l'importance d'un général organisant une embuscade, vous demeurerez ici avec monsieur le vicomte et y attendrez les soldats du gouverneur d'Anjou.

— Et si le coureur n'est pas l'abbé Fouquet ?

— Je le verrai bien, puisque je le connais. Je l'ai vu deux fois en ma vie,

mais cela suffit; je le reconnaîtrais entre mille. Si le coureur n'est pas l'abbé lui-même, je lui demanderai la bourse ou la vie, et il en sera quitte pour gagner à pied la première poste, qui est celle où nous sommes. »

Coquelicot avait réponse à tout. Fleur-de-Mai et le vicomte s'inclinèrent, et il fut convenu qu'on agirait ainsi qu'il le conseillait.

Le soir, vers la brune, Coquelicot se mit en route pour son nouveau domicile. Il quitta furtivement l'hôtellerie d'Ingrande, et s'en alla à travers champs à pied et un mousquet sur l'épaule, ainsi qu'un homme qui irait à l'affut d'un lièvre.

Mais le vieux soldat avait trop longtemps servi dans l'infanterie pour ne point posséder un jarret de fer; il courait comme un cerf, et fit les trois lieues

qui le séparaient du chêne creux en moins d'une heure et demie.

Quand il atteignit la bifurcation, la nuit était profonde.

C'était une de ces nuits d'été obscures et calmes, où le moindre bruit lointain arrive perceptible à l'oreille la moins exercée. Le chant monotone du grillon en troublait seul le silence, et la campagne était déserte.

Le lieu où Coquelicot venait de s'arrêter était d'un sauvage aspect. De grands bois s'étendaient de droite et de gauche, et décrivaient une sorte de carrefour à l'entour de ce chêne gigantesque et séculaire, dont le vieux soldat allait faire son gîte et son observatoire.

Si on en jugeait par la position des astres, et Coquelicot s'y connaissait, il était onze heures du soir.

L'écuyer pénétra dans le creux de l'arbre, où il plaça une pierre en guise de

siége, y prit la position la moins incommode, arma son fusil et ses pistolets, et attendit, l'œil alternativement tourné sur la route du côté d'Angers et sur l'endroit où elle se bifurquait, semblable ainsi à ce chasseur de nuit qui attend le passage du gibier et s'exerce à chercher des points de mire.

Pendant une heure, le plus profond silence régna autour de lui.

« Ce ne sera pas pour aujourd'hui, se dit-il et j'ai bonne envie de faire un petit

somme. D'ailleurs au moindre bruit je m'éveille, car j'ai le sommeil léger, et, un doigt sur la détente, j'attends mon homme. »

Coquelicot ne revenait jamais sur une décision. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et ferma les yeux, employant pour s'endormir un moyen qu'il tenait d'un officier espagnol et que celui-ci lui avait donné comme infaillible. Ce moyen, fort simple

en lui-même, consistait à compter mentalement et les yeux fermés depuis un jusqu'à cinq cents. Si on arrivait à ce dernier chiffre, c'est qu'on avait des insomnies. Or, pour avoir des insomnies il faut, ou méditer un crime, ou rêver un héritage, ou être amoureux. Coquelicot ne réunissait aucune de ces conditions et il se mit à compter. Au chiffre cinquante, il commença à bailler, il bredouilla à quatre-vingt-dix-neuf, et il n'avait plus la force

de prononcer cent vingt, lorsqu'un bruit lointain le fit tressaillir.

Coquelicot ne compta plus et rouvrit les yeux, les fixant avec attention sur la route qui déroulait son sillon blanc dans les ténèbres.

La vue du soldat était perçante ; cependant il ne découvrit absolument rien, aucun point mobile ne se montrait à l'horizon, et pourtant on entendait comme le galop d'un cheval.

Coquelicot continua à regarder, et puis tout à coup il poussa une exclamation de joie...

Un point noir venait de surgir à l'extrémité orientale du sillon blanc, et ce point noir avançait à mesure que le bruit que Coquelicot avait entendu tout d'abord devenait plus distinct.

« Par la mort-Dieu ! murmura-t-il, je promets un beau cierge à saint Hubert, le

patron des chasseurs, si c'est là le gibier que j'attends. »

Et Coquelicot arma ses pistolets comme il avait armé son mousquet, et les plaça devant lui, à portée de sa main, tandis qu'il se mettait à genoux et rentrait prudemment le canon de son mousquet dans le creux de l'arbre. Le point noir avançait et grossissait à mesure. A mesure aussi, le bruit devenait plus distinct, et l'œil perçant de Coquelicot reconnut enfin un cavalier qui courait ventre à terre.

Coquelicot était immobile et retenait son souffle.

Le cavalier galopait toujours, et venait droit à l'arbre placé, comme on sait, au point de jonction des chemins.

« Halte ! » cria tout à coup Coquelicot.

Le cavalier arrêta brusquement sa monture, qui se cabra à demi, et, par un geste rapide, il porta la main à ses fontes et y prit un pistolet, tandis que ses yeux cherchaient dans les ténèbres celui qui lui ordonnait ainsi de faire halte.

Mais, en même temps aussi, le canon du mousquet de Coquelicot s'abaissa, un éclair illumina la nuit, une détonation suivit l'éclair, et le cheval, frappé au front, roula sur lui-même, entraînant son cavalier dans sa chute. Le cavalier était démonté; cependant il se dégagea avec rapidité, se remit sur ses pieds, et, comme la lueur du coup de feu lui avait indiqué que son agresseur était blotti dans le creux du chêne, il ajusta à son tour et

déchargea successivement ses deux pistolets.

« Mille tonnerres! s'écria Coquelicot en s'élançant hors de l'arbre, je l'ai échappé belle. »

Et, jetant son mousquet, il courut le pistolet au poing sur le cavalier désormais sans défense, car il n'avait point le temps de recharger.

« Ah! morbleu! répéta-t-il, vous n'avez pas de chance, mon gentilhomme, car

vous m'avez brûlé une mèche de cheveux au lieu de me casser la tête.

Le cavalier croisait ses bras sur sa poitrine :

« Je ne suis pas gentilhomme, dit-il.

— Qui êtes-vous donc?

— Un pauvre coureur.

— A qui appartenez-vous ?

— A monseigneur le surintendant.

La nuit était trop sombre pour que Coquelicot pût voir le visage de son homme; mais il lui dit hardiment :

« Ne seriez-vous pas monsieur l'abbé Fouquet, par hasard ? »

Et la main de Coquelicot s'allongeait vers une sorte de gibecière que le cavalier portait en bandouillière. Le cavalier tressaillit, et par un geste rapide, dégagea la gibecière des mains de Coquelicot.

« Vous me raillez, dit-il d'une voix altérée. Mais que voulez-vous de moi ? Est-ce de l'or ? »

Et il fouilla dans sa poche pour y prendre une bourse.

Coquelicot l'arrêta d'un geste et lui prit la main :

« Oh ! oh ! dit-il, pour un pauvre coureur vous avez la main bien fine. J'aimerais mieux cette gibecière et ce qu'elle renferme. »

La main de l'inconnu trembla dans la main de Coquelicot.

« Cette gibecière ne renferme que des papiers sans importance.

— Voyons d'abord votre visage, poursuivit Coquelicot; nous verrons la gibecière plus tard. »

Et levant le canon de l'un de ses pistolets, il tira en l'air.

L'éclair qui précéda la détonation illumina une seconde la figure du coureur, et Coquelicot poussa un cri.

« Parbleu ! monsieur l'abbé, dit-il, vous avez une de ces physionomies qu'on n'ou-

blie jamais. Je vous avais vu deux fois déjà : il n'est donc pas étonnant que je ne vous reconnaisse à la troisième.

— Mais vous vous trompez... je ne suis pas l'abbé, mordieu ! jura le cavalier, dont le naturel emporté reprenait le dessus.

— A d'autres, monsieur l'abbé, à d'autres !

— Eh bien, si je l'étais... oseriez-vous bien m'arrêter, moi, le frère de Monseigneur le surintendant ?

— Vous l'êtes assurément, et j'oserai vous arrêter.

— Que voulez-vous de moi ?

— Parbleu ! que veut-on du frère de l'homme le plus riche de France ? »

L'abbé Fouquet, car c'était bien lui, respira à pleins poumons :

« J'ai affaire à un voleur, pensa-t-il, le mal n'est pas grand. « Et il reprit tout haut :

« Je vous l'ai dit, il n'y a pas d'or dans cette gibecière ; mais fixez la somme que

vous désirez, elle vous sera religieusement payée.

— Plaît-il ? fit Coquelicot.

— Dix mille livres ?

— Ce n'est point assez, monsieur l'abbé.

— Vingt, trente mille ?

— Allons donc ! J'aime mieux cette gicière.

— Jamais ! exclama l'abbé, plutôt la mort.

— Je ne veux pas vous tuer.

— En ce cas laissez-moi poursuivre mon chemin.

— Cela dépendra de celui que vous prendrez ; car en voilà deux : l'un conduit directement à Ancenis par la traverse, l'autre passe par Ingrande. Lequel prenez-vous ? »

L'abbé hésita :

« Je prendrai par Ingrande, dit-il, car là je trouverai un autre cheval.

— Alors je vais vous faire la conduite;

mais donnez-moi la gibecière, où je vous brûle la cervelle. »

L'abbé comprit que Coquelicot serait inexorable et il se laissa prendre les papiers.

Coquelicot ramassa son mousquet, le rejeta sur son épaule, et tenant toujours son pistolet à la hauteur de la tempe de l'abbé Fouquet :

« Marchons, dit-il, car la nuit s'avance. »

Au ton d'autorité de Coquelicot, l'abbé avait compris sur-le-champ que ce dernier lui brûlerait la cervelle s'il essayait de fuir, et il se résigna à cheminer côte à côte avec lui. Coquelicot allongea le pas, et ils s'éloignèrent du vieux chêne auprès duquel gisait le cheval mort, non toutefois sans que Coquelicot se fût assuré que les fontes ne contenaient absolument rien. Pendant une heure, ils marchèrent sans échanger un mot, le prisonnier se demandant quel but pouvait avoir cet homme, Coque-

licot rêvant à l'épaulette qu'allait obtenir Fleur-de-Mai.

« Monsieur, dit enfin l'abbé, j'ignore qui vous êtes et ce que vous me voulez, mais permettez-moi de vous dire que vous jouez gros jeu avec moi.

— C'est le seul moyen de gagner, monsieur, répondit Coquelicot d'un ton affable.

— Si vous êtes un voleur, je vais vous satisfaire : fixez ma rançon vous-même,

et, si grosse qu'elle soit, mon frère la payera, je vous en donne ma parole d'honneur. On ne vous poursuivra pas, je vous le garantis encore.

— Monsieur, répliqua Coquelicot, je ne suis pas un voleur, et j'ai été soldat toute ma vie.

— Alors, pourquoi m'avez-vous arrêté ?

— Oh ! mon Dieu ! dit naïvement l'écuyer, pour plaire à mon maître, voilà tout.

— Quel est votre maître ?

— C'est un jeune gentilhomme blaisois, qu'on nomme M. de Chastenay.

— Je ne le connais pas, murmura l'abbé Fouquet.

— C'est absolument comme lui, il n'a jamais eu l'honneur de voir Votre Seigneurie.

— Alors, pourquoi me fait-il arrêter ?

— C'est son secret.

— Mystère ! soupira l'abbé.

— Au reste, monsieur, vous vous en expliquerez avec lui.

— Où donc est-il ?

— Il nous attend à Ingrande, et il est logé à l'hôtellerie du relais de poste. »

Et Coquelicot retomba dans son mutisme.

Une sueur froide perlait aux tempes de l'abbé Fouquet ; il savait le péril de sa mission ; il avait quitté Paris furtiveuent, comme autrefois M. de Mazarin, et il com-

mençait à se demander s'il n'était point arrêté par l'ordre du roi.

Cependant le lieu solitaire où elle avait eu lieu et le peu de pompe qui environnait son arrestation le rassuraient encore ; il était impossible que le roi de France mît en embuscade un seul homme, alors qu'il avait six compagnies de mousquetaires à son service.

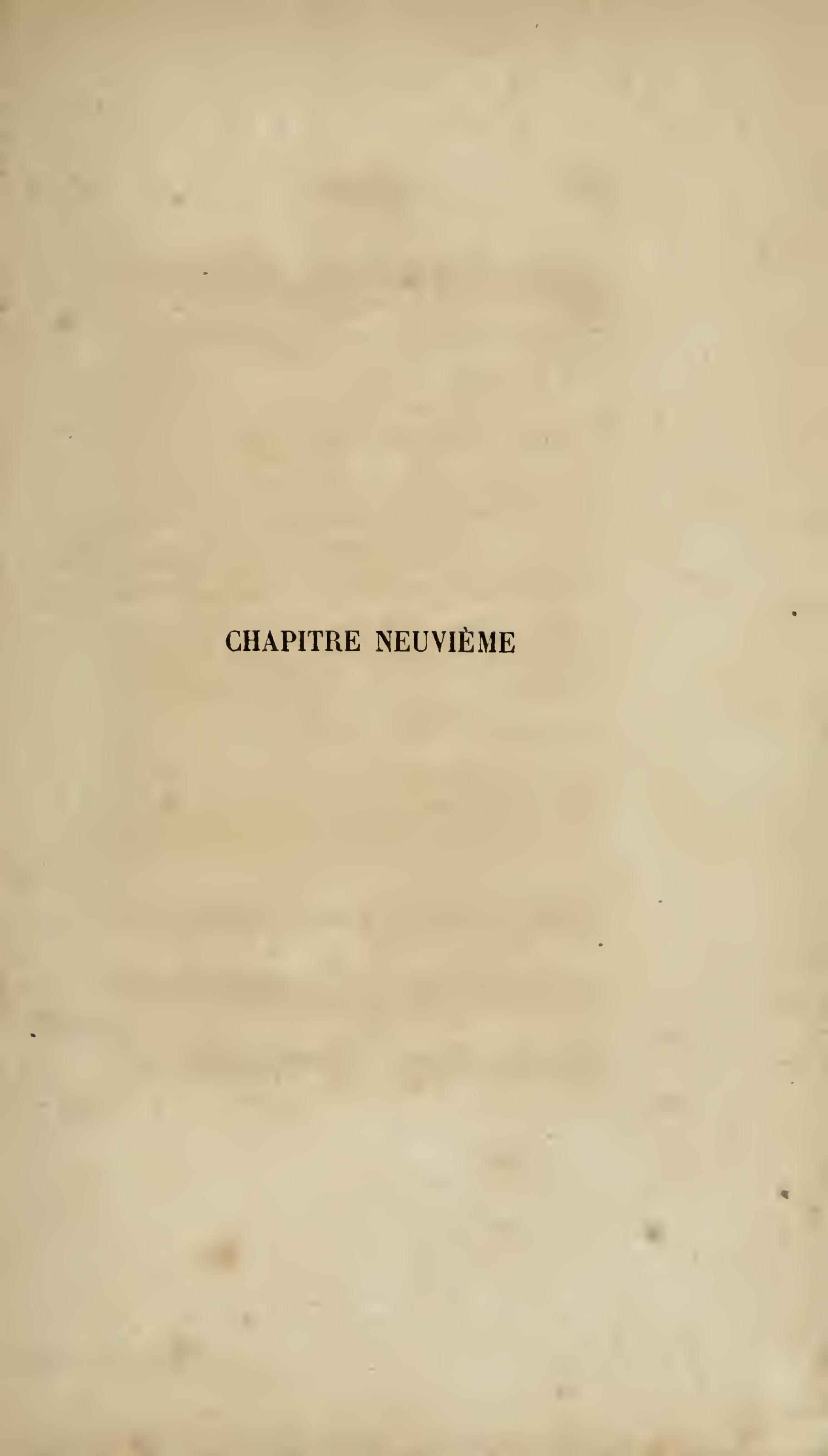
« Monsieur, lui dit Coquelicot en étendant la main et lui montrant à cent pas une

maison blanche, voici le relais de poste. Il y a là un hôtelier un peu bavard. J'aurai la douleur de brûler la cervelle à Votre Seigneurie si elle se réclamait de lui.

— C'est bien, monsieur, répondit l'abbé, je serai muet.

— Votre Seigneurie est pleine d'esprit. »

Et Coquelicot fit passer son prisonnier par les derrières de la maison, et siffla d'une façon particulière.



# CHAPITRE NEUVIÈME

## IX

La réponse de M. de La Vauguyon, gouverneur de la province d'Anjou.

Au coup de sifflet de Coquelicot, Fleur-de-Mai et le vicomte, qui dormaient tout vêtus sur leur lit, s'éveillèrent brusquement

et sautèrent à terre ; puis le dernier ouvrit sa fenêtre et regarda...

« Oh ! oh ! dit-il à Fleur-de-Mai, alerte ! chevalier, alerte ! il y a du nouveau. Coquelicot n'est pas seul. »

Et s'armant d'une main d'un flambeau que les deux gentilshommes avaient laissé allumé, le vicomte boucla son épée de l'autre, et se dirigea vers la porte que Fleur-de-Mai avait déjà entr'ouverte.

L'hôtellerie avait deux portes, l'une à deux battants, surmontée de la traditionnelle branche de houx et ouvrant directement sur la cuisine, la pièce importante de l'hôtellerie. Les marmitons et le cuisinier, qui couchaient près de leurs fourneaux, se seraient donc inévitablement réveillés si Coquelicot eût cogné à cette porte.

Or, coquelicot détestait le bruit.

La seconde entrée de l'hôtellerie était une petite porte bâtarde qui donnait sur les remises et les écuries et demeurait simple-

ment fermée au loquet. Elle n'avait qu'un seul gardien, l'hôtelier lui même ; mais ce dernier qui couchait au premier étage, d'ordinaire, avait cédé son logement aux deux gentilshommes, et il était monté au second, laissant sa maison sous la sauvegarde de deux bonnes épées.

Ce fut par là que Coquelicot introduisit son prisonnier.

Le vicomte se tenait en haut de l'escalier, une main sur la garde de son épée, l'autre tenant le flambeau pour éclairer

Fleur-de-Mai était descendu de quelques marches.

« Monsieur le chevalier, dit Coquelicot à voix basse, je vous présente monsieur l'abbé Fouquet, frère du surintendant. »

Fleur-de-Mai salua.

L'abbé regarda Fleur-de-Mai et demeura tout étonné de la jeunesse du gentilhomme dont il était le prisonnier.

« Soyez le bienvenu, monsieur, dit Fleur-de-Mai, et veuillez accepter notre hospitalité. C'est celle d'une mauvaise auberge,

mais vous savez le proverbe : « La plus belle fille du monde...

— Ne peu donner que ce qu'elle a, » répliqua l'abbé Fouquet avec un sourire hautain.

Et il suivit Fleur-de-Mai et entra dans l'appartement occupé par les deux gentilshommes, qui refermèrent prudemment la porte.

Ce fut alors que l'abbé regarda le vicomte et poussa un cri de surprise.

« Vous ici, Mailly! exclama-t-il; ah! vous m'expliquerez, en ce cas, ce que je ne puis comprendre, la violence inouïe dont je viens d'être l'objet. Il est évident qu'il y a méprise. »

Fleur-de-Mai se tourna vers Coquelicot :

« Monsieur est-il bien l'abbé Fouquet?

— En chair et en os.

— Alors il n'y a pas de méprise, répliqua froidement le page, tandis que le vicomte gardait le silence.

— Mais enfin, messieurs, insista l'abbé

Fouquet, je ne sais ni de quel droit, ni au nom de qui vous vous permettez de faire arrêter au coin d'un bois, ainsi que le font les voleurs de grand chemin, un homme de ma qualité et de mon importance.

— Monsieur, répondit Fleur-de-Mai, il ne m'appartient nullement de vous renseigner. Je ne puis que vous déclarer formellement que vous êtes mon prisonnier à moi, Fleur-de-Mai de Chastenay, et à monsieur le vicomte de Mailly que voilà.

— Je vous le répète, monsieur, continua l'abbé, il y a, il doit y avoir méprise... »

Le vicomte hocha négativement la tête.

« Vous êtes dans l'erreur, lui dit-il, c'est bien à vous que nous en avons. »

L'abbé était fort pâle, et vainement cherchait-il le mot de cette terrible énigme, regardant tour à tour Fleur-de-Mai, monsieur de Mailly et Coquelicot.

Tous trois demeuraient impassibles et ne bougeaient.

Alors l'abbé Fouquet s'abandonna à son naturel violent et fougueux.

« Ah ! vous m'arrêtez ! s'écria-t-il, et vous savez qui je suis ? Eh bien ! malheur à vous, car je vous ferai pendre tous trois !

— Monsieur, répondit Fleur-de-Mai, prenez garde de l'être avant nous. »

L'abbé tressaillit.

« Cela dépendra, ajouta froidement le vicomte, de l'importance des papiers que contient cette gibecière. »

L'abbé voulut donner suite à son emportement; mais Fleur-de-Mai l'arrêta d'un geste.

« Monsieur, lui dit-il, vous êtes mon prisonnier, ne me faites plus répéter ce vilain mot. Provisoirement cette chambre sera votre cachot. Vous serez traité avec les plus grands égards, je vous en donne ma parole; nous sommes gentilshommes et savons ce qu'on doit au malheur et à un homme tel que vous. Mais, ajouta le page,

je dois vous prévenir, monsieur, que vous ne sortirez point de cette chambre; que si quelqu'un, l'hôtelier ou ses valets y pénètrent, vous ne leur pourrez adresser un mot, et qu'à la première tentative que vous feriez pour vous réclamer d'eux, je me croirais obligé de vous brûler la cervelle.

— Vous ne savez donc pas, s'écria l'abbé hors de lui, qu'ici près, à quelques lieues, il y a une armée prête à mourir pour ma défence, une province entière qui

se lèverait comme un seul homme au nom de mon frère? Prenez garde!

— Monsieur, répliqua froidement le page, nous savons tout cela.

— J'ai même eu l'honneur de visiter le petit castel d'Ancenis, gognenarda Coquelicot, qui mourait d'envie depuis un quart d'heure de donner son avis. Monseigneur a une véritable armée de piqueurs qui seraient à ravir sous une casaque de garde du corps. »

L'abbé se mordit les lèvres; il était deviné.

« Ah! dit-il, vous savez cela et vous osez...

— Monsieur, lui dit Fleur-de-Mai, quand on a l'honneur de servir le roi, il est évident qu'on est brave d'abord, et qu'ensuite on est intelligent. Or, vous ne supposez pas, j'imagine, que si vos gardes du corps futurs venaient assiéger cette maison, nous ouvririons les portes sans coup férir. En second lieu, si la prise de la maison était

certaine, nous saurions bien vous tuer avant de nous faire tuer nous-mêmes. »

L'abbé ne répondit pas.

A partir de ce moment il parut résigné. il obéit sans mot dire aux ordres de ses gardiens, et se jeta tout vêtu sur le lit de Fleur-de-Mai où, la lassitude physique l'emportant sur la torture morale, il finit par s'endormir d'un sommeil fiévreux et rempli des plus noires visions.

Au jour, il s'éveilla et promena un regard tranquille autour de lui. Il aperçut

monsieur de Mailly assis auprès de la croisée, sur l'entablement intérieur de laquelle il avait placé deux pistolets tout armés. Monsieur de Mailly salua le frère du surintendant et lui demanda s'il avait bien dormi, ajoutant avec un sourire courtois :

« Vous aviez bien besoin de repos; mais le repos est insuffisant si une restauration plus solide ne l'accompagne. A quelle heure désirez-vous déjeuner, monsieur ?

— A votre heure, monsieur, répondit l'abbé Fouquet avec la même politesse.

— A dix en ce cas, dit le vicomté; monsieur de Chastenay et moi suivons la mode anglaise. »

Fleur-de-Mai dormait sur le lit du vicomte. Il s'éveilla à neuf heures, salua pareillement l'abbé, prit la place de monsieur de Mailly auprès de la fenêtre, et mit les pistolets à portée de sa main.

Quant à Coquelicot, durant le sommeil de l'abbé et la veille du vicomte, il avait eu quelque besogne.

D'abord, en montant chez lui, il avait entendu remuer et tousser dans la chambre de l'hôtelier, et pour couper court à tout commentaire futur, il était entré chez lui et avait prudemment refermé la porte au verrou.

L'hôtelier était un gros homme grisonnant et joufflu qui avait un grand respect des gens d'épée, par la raison toute simple qu'il avait été jadis bedeau de la cathédrale de Tours, et que la vue d'une arme à feu ou la lame nue d'une rapière le faisait tom-

ber en syncope. Il accueillit donc la visite de Coquelicot avec une timidité respectueuse, et lui demanda humblement l'objet de sa visite.

« Vous avez entendu quelque bruit, maître Jean? lui dit l'écuyer.

— Oui... je crois... C'était vous qui rentriez, j'imagine...

— Moi et un nouvel hôte, monsieur Jean. »

L'instinct cupide se réveilla chez l'ancien bedeau.

« Serait-ce un gentilhomme ? dit-il.

— A peu près.

— Riche ?

— Mais oui, et de la connaissance de mon maître.

— Eh bien, soyez tranquille, monsieur Coquelicot, nous aurons soin de lui.

— C'est pour cela que j'ai pris la peine de vous éveiller, cher monsieur Jean.

— Dois-je me lever? faut-il lui préparer à souper? Attendez, monsieur Coquelicot, attendez! dans trois secondes je suis à vous.

— Ne vous dérangez pas, maître Jean. Ce gentilhomme a soupé. »

Coquelicot cligna de l'œil et regarda l'aubergiste :

« Etes-vous discret? demanda-t-il.

— Ah! fit l'hôtelier indigné d'une telle question.

— Tout homme de votre profession doit l'être, poursuivit Coquelicot, lorsqu'il y a cent louis pour prix de sa discrétion. »

Les yeux de maître Jean ébloui étincelèrent comme des escarboucles.

« Et qu'ensuite, acheva Coquelicot le plus tranquillement du monde, il est bien persuadé qu'on lui passerait au travers du corps cinq pouces d'épée ou la balle d'un pistolet s'il dédaignait les cent louis. »

L'ancien bedeau frissonna jusqu'à la moelle des os.

« Eh bien! reprit le sergent, je vais vous confier un secret, maître Jean. Le gentilhomme dont je vous parle n'est point un gentilhomme.

— Serait-ce un traitant? balbutia l'hôte qui frissonnait encore.

— Non, c'est une femme.

— Une femme! répéta l'hôte d'un ton qu'il s'efforça de rendre jovial.

— Une belle dame qui a trouvé le che-

valier Fleur-de-Mai plus jeune et plus beau que son vieux mari.

— Et qui l'est venue rejoindre cette nuit, n'est-ce pas?

— Précisément. Or, vous comprenez fort bien, maître Jean, que lorsque trois personnes ont un secret, le secret court les champs. Si un de vos gens est dans la confidence, toute l'hôtellerie y sera ce soir, tout le village d'Ingrande demain, et dans huit jours ce sera la chronique de la province.

— Je me tairai, monsieur Coquelicot.

A partir de ce jour, vous n'entrerez plus dans l'appartement de monsieur le chevalier. Vous ne regarderez point par le trou de la serrure, et si vous m'en croyez, vous vous dispenserez d'écouter aux portes. A ce prix ma rapière ne sortira point du fourreau.

— Hum! murmura l'ancien bedeau à qui le mot de rapière occasionna un nouveau frisson, et les cent louis?

— Vous les aurez à notre départ.

— C'est bien, monsieur Coquelicot. Je serai muet comme la tombe.

— En ce cas-là, bonsoir et bonne nuit. »

Et Coquelicot s'en alla, laissant l'hôtelier livré à cette perspective en partie double d'un bon coup de rapière à travers le corps ou de cent louis à gagner.

Dix minutes après, et comme il allait se mettre au lit, il entendit résonner le pas d'un cheval à la porte de l'écurie. C'était Pepe qui avait fait diligence et revenait

d'Angers au galop, apportant un réponse verbale à Fleur-de-Mai.

La réponse était conçue en ces termes, que Pepe répéta textuellement :

« Le gouverneur d'Anjou fait ses compliments à son cousin Fleur-de-Mai, et va lui envoyer de quoi payer ses dettes de jeu. »

Coquelicot descendit, aida Pepe à mettre son cheval à l'écurie, puis il l'emmena à

vingt pas de l'hôtellerie, au grand air, et quand Pepe lui eut transmis la réponse de monsieur de La Vauguyon, il lui tint le discours suivant :

« Tu aimais fort ton frère Aventurino, n'est-ce pas, ami Pepe ?

— Oh ! fit l'Italien levant les yeux au ciel.

— Et tu tiens fort à le venger ?

— Plus qu'à la vie !

— Eh bien ! il faut servir fidèlement

monsieur de Chastenay, et il t'y aidera. »

Un amer sourire qui échappa, grâce à la nuit, à la perspicacité de Coquelicot, crispa les lèvres de Pepe.

« Et que faut-il donc faire pour cela ? demanda-t-il.

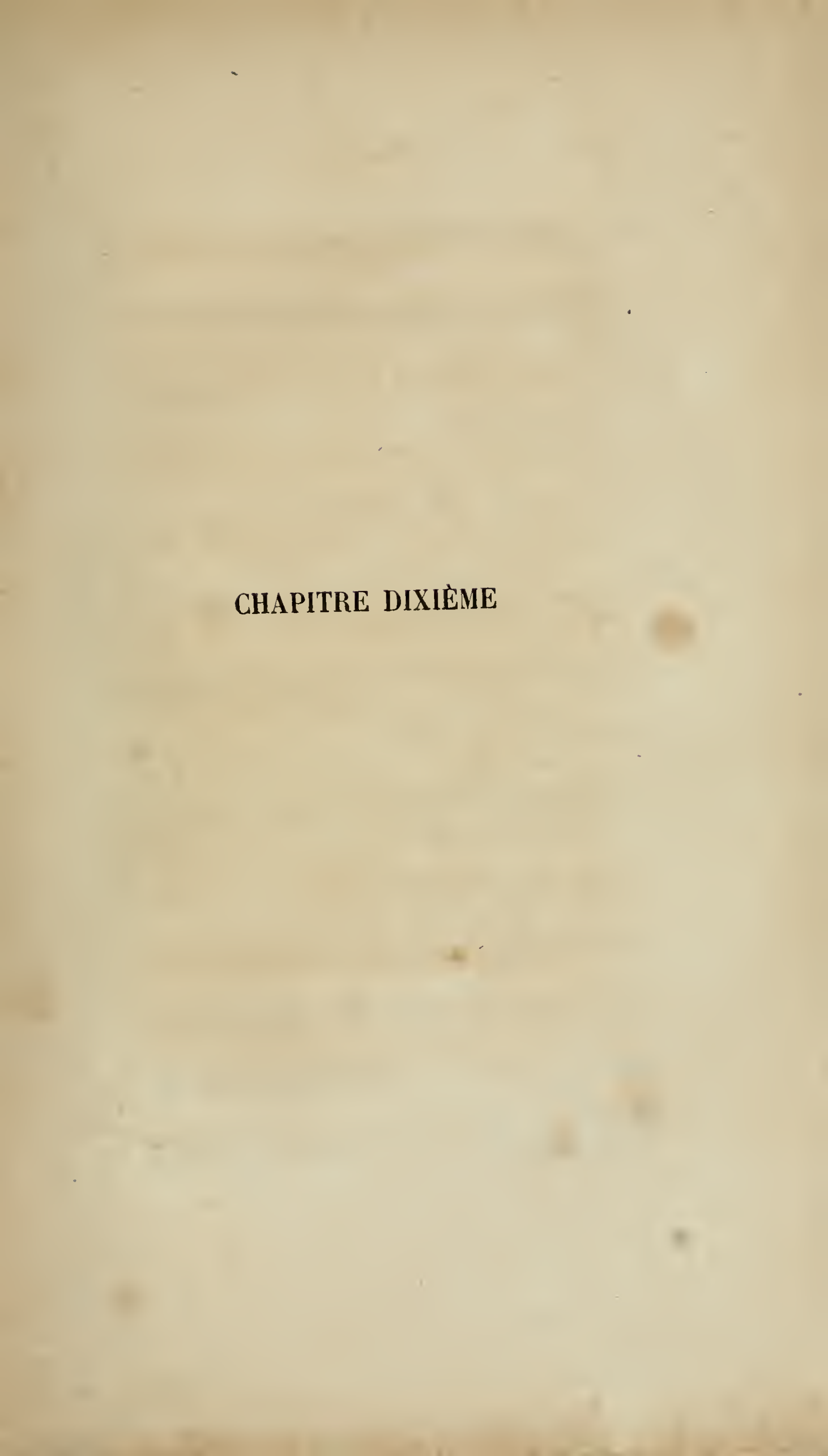
— Je te le dirai demain. Va te coucher ? »

Pepe s'en alla et fit la réflexion suivante :

« Ce voyage à Angers que je viens de

faire, cette expédition mystérieuse, cette fantaisie qu'a le chevalier de s'établir dans une méchante auberge, enfin la perspective que m'a fait entrevoir Coquelicot d'un combat où il y aurait des coups à recevoir et à rendre; tout cela me fait supposer que l'assassin de mon frère joue une grosse partie; si j'en connaissais l'enjeu, je le trahirais sur-le-champ. Oh! je vengerai Aventurino! »

Si Coquelicot eût surpris le sourire qui passa alors sur le visage blême de l'Italien, il lui eût planté dans le front la balle de son pistolet.



# CHAPITRE DIXIÈME

# X

Où l'on voit reparaître le chevalier du Vernais.

A l'exception de l'hôte, nul dans l'hôtellerie n'avait entendu le moindre bruit durant la nuit précédente. L'auberge reprit

donc sa physionomie accoutumée dès le matin, et à dix heures on servit à déjeuner à monsieur l'abbé Fouquet.

Les deux pièces occupées par Fleur-de-Mai et le vicomte étaient contiguës, on s'en souvient, et se commandaient. Ce fut la plus éloignée, celle à laquelle on ne pouvait arriver qu'en traversant l'autre, que Fleur-de-Mai assigna au prisonnier.

Coquelicot fut converti en valet de chambre; il dressa la table dans la seconde

pièce et servit lui-même, allant prendre les plats des mains de l'hôte sur la dernière marche de l'escalier.

Il était expressément défendu à l'abbé de prononcer un mot chaque fois que la porte s'entr'ouvrait.

Après le déjeuner, le vicomte succéda à Fleur-de-Mai. A midi, Coquelicot prit place à son tour sur la chaise auprès de la croisée, et à portée des pistolets.

On n'avait pas assez de confiance en Pepe pour le laisser seul auprès du pri-

sonnier ; un Italien est toujours corruptible lorsqu'il est doublé d'aventurier.

Mais on l'avait mis dans la confidence ; et Coquelicot le surveillait assez pour éviter toute fuite de sa part.

Seulement, ce que Pepe aurait voulu savoir et ce qu'il ne savait pas, c'était le nom du personnage gardé à vue, et ce dernier ne prononçait jamais un mot lorsqu'il entrait.

D'ailleurs, l'Italien avait le génie et l'esprit tortueux de sa race, il savait méditer

sa vengeance avec calme, l'assurer par tous les moyens, et ne jamais la compromettre par une fausse démarche. Coquelicot lui avait fait la leçon à l'endroit de l'hôte, et il observait scrupuleusement les recommandations de Coquelicot.

Fleur-de-Mai se plaçait quelquefois à la fenêtre, et interrogeait du regard le sillon blanc de la route, manœuvre que le vicomte ne comprenait qu'à demi, et dont il lui demanda l'explication.

« Parbleu ! répondit Fleur-de-Mai, je regarde si les soldats du gouverneur d'Anjou n'arrivent point. »

Malgré l'accablement qui s'était emparé de lui, l'abbé Fouquet, qui était couché sur son lit le visage tourné contre le mur ne put s'empêcher de tressaillir, et il écouta.

« Ils ne peuvent tarder à arriver ces soldats, répondit le vicômte.

— Non certes ; mais il suffit d'une heure de retard pour tout gâter.

— Comment l'entendez-vous ? »

Fleur-de-Mai se pencha à l'oreille du vicomte :

« Vous savez l'histoire de M. de Mazarin ?

— Oui.

— Comme M. l'abbé, il courait devant son carrosse...

— Eh bien ?

— Donc le carrosse et les gens ne sont pas loin. Les gens sont nombreux peut-être... ils s'arrêteront... peut-être appren-

dront-ils que le coureur n'a point passé... peut-être auront-ils reconnu le cheval mort laissé sur la route.. et alors il suffit d'un indice, d'un soupçon, pour que l'hôtellerie soit cernée, attaquée, et qu'on mette tout en œuvre pour délivrer le prisonnier.

— C'est juste, « murmura M. de Mailly.

En ce moment-là même on entendit le galop d'un cheval ; c'était le second coureur, celui qui précédait le carrosse d'une heure ou deux seulement, qui arrivait.

Le coureur avait passé comme une flèche

au carrefour du Chêne. Il avait bien vu le cheval mort ; mais un paysan l'avait dépouillé de son harnais, et il n'était point venu à l'idée de l'estafette que ce cheval était celui de l'abbé.

« Hé ! vite, les chevaux, cria-t-il en sautant à terre devant maître Jean ébahi.

— Les chevaux, pour qui ?

— Pour monsieur l'abbé Eouquet, le frère de Monseigneur le surintendant.

— Il arrive donc ?

— Ah çà, fit le coureur stupéfait, vous n'avez donc pas vu le premier coureur? celui qui est passé entre onze heures et minuit.

— Il n'en est point passé.

— Vous êtes fou!

— Sur ma parole, je vous le jure. »

Cette conversation avait lieu sur le seuil de l'hôtellerie. Fleur-de-Mai et le vicomte s'étaient penchés à la croisée pour voir le coureur.

L'abbé écoutait avec anxiété. Mais il avait eu le temps, pendant que les deux gentilshommes se penchaient une minute à la croisée, d'arracher d'un calepin qu'il avait sur lui un feuillet sur lequel il écrivit ces deux lignes :

« Je suis prisonnier à Ingrande, gardé par trois hommes, délivrez-moi.

« L'abbé Fouquet. »

Comment ferait-il parvenir cet avertissement aux siens ? il ne le savait pas, mais il

avait écrit à tout hasard, et il comptait sur une circonstance imprévue.

L'espoir d'être délivré lui était revenu. Et puis il avait réfléchi qu'à Ancenis on saurait fort bien qu'il n'avait point paru, qu'alors on soupçonnerait la vérité, et qu'une petite armée se mettrait en route pour le sauver ; mais il fallait pour cela que les soldats du gouverneur d'Anjou n'arrivassent point avant le carrosse.

Tandis que l'abbé reprenait ainsi courage et avait prudemment caché sous son

oreiller le feuillet arraché à son calepin, Pepe écoutait; du fond de l'écurie où il pansait son cheval, le dialogue de l'hôtelier et du coureur.

La sagacité de l'Italien ne pouvait s'y tromper. Ce coureur, dont on demandait des nouvelles, c'était le prisonnier de Fleur-de-Mai.

Maintenant, quel était-il ?

La beauté de ses mains, la finesse de son linge, disaient éloquemment que c'était un homme de qualité. Pepe était sur la trace;

il allait la suivre patiemment, et savoir quel parti il en pourrait tirer pour sa vengeance.

« Ainsi, vous ne l'avez pas vu ? insista le coureur.

— Non, je vous le jure.

— Qui sait, murmura le piqueur, s'il n'aura pas pris le raccourci à trois lieues d'ici, et gagné le château secrètement ? »

Le coureur enfourcha une monture fraîche et repartit ; tandis que les palefre-

niers garnissaient à la hâte les chevaux du carrosse et les chevaux de selle destinés aux gens de la suite de monsieur l'abbé Fouchet, Pepe avait entendu les derniers mots du coureur.

« Ah! pensa-t-il, l'homme disparu avait hâte d'arriver. Qui sait si ce n'était point un ami ou le frère du surintendant, arrêté par ordre du roi?... Oh! dans ce cas, ajouta l'Italien avec un diabolique sourire, ma vengeance serait superbe! je sauverais M. l'abbé Fouchet, et comme on ne

pardonne jamais à un officier de laisser échapper un prisonnier d'Etat, M. de Chastenay pourrait bien avoir un terrible compte à régler avec le bourreau, en place de Grève. »

Et Pepe sortit de l'écurie en fredonnant un refrain bachique, et il monta chez Fleur-de-Mai, qui n'avait pas perdu un seul mot du colloque entre l'hôtelier et le coureur.

Le chevalier, le vicomte et Fleur-de-Mai se concertaient.

« Il est évident, murmurait le vicomte, que les gens du carrosse, apprenant que le coureur de nuit n'a point passé, iront bride abattue jusqu'à Ancenis, et si les soldats d'Anjou n'arrivent pas, il faudra soutenir une défense désespérée.

— Le plus clair de tout cela, dit à son tour Fleur-de-Mai, c'est que M. l'abbé Fouquet pourrait bien être mort dans une heure, car il est évident que nous ne le livreront point vivant. »

Le prisonnier tressaillit; une sueur froide perla à ses tempes, mais il ne bougea pas.

« Attendez donc, fit Coquelicot, je vais arranger les choses. »

Et comme Pepe entrait, il lui fit signe de prendre sa place, sortit, et rejoignit l'hôtelier :

« Un mot, lui dit-il.

— Parlez, » répondit maître Jean étonné.

Coquelicot l'entraîna dans un coin :

« Le carrosse de M. l'abbé va arriver? lui dit-il.

— Oui, dans moins d'une heure.

— On vous demandera peut-être des nouvelles du coureur.

— Je ne l'ai pas vu.

— Vous vous trompez, maître Jean. »

L'hôte recula d'un pas.

» Je vous le répète, il n'a passé aucun coureur cette nuit.

— Eh bien, dit résolûment Coquelicot, je vous affirme que vous vous trompez ; il

en a passé un à minuit, vous lui avez remis un cheval frais, et il a continué sa route.

— Vous êtes fou, monsieur Coquelicot.

— C'est vous qui le seriez, maître Jean, si vous ne fournissiez pas aux gens du carrosse les renseignements exacts que je vous donne.

— Mais...

— Pas de mais... moi et Pepe ne vous quitterons pas d'une minute. Si vous ne répondez pas hardiment aux questions qu'on vous fera par l'affirmative, nous

vous logerons une balle dans la tête; dans le cas contraire, les cent louis seront doublés.

— J'obéirai, » murmura l'ancien bedeau frissonnant.

Et il appela ses palefreniers.

« Holà! enfants, leur dit-il, je me souviens à présent que le coureur a passé cette nuit, mais vous dormiez comme des brutes, et c'est monsieur qui l'a entendu.

— Parbleu! dit tranquillement Coquelicot, et il a gardé le cheval qu'il avait pris

à une lieue d'ici, ayant crevé le sien au carrefour du Chêne. »

L'explication était vraisemblable; les palefreniers l'acceptèrent.

Alors Coquelicot héla Pepe, qui se hâta de descendre.

« Tu vois ce drôle, lui dit-il tout bas en lui montrant l'hôtelier; tu lui casseras la tête d'un coup de pistolet s'il ose affirmer que le coureur n'a point passé.

— Oui, » fit Pepe qui demeura auprès de maître Jean, lequel murmurait :

« Tout cela est bien extraordinaire ! »

Or, durant les quelques minutes que Pepe avait passées dans la chambre de l'abbé, il avait profité d'un instant où les deux gentilshommes tournaient à demi la tête, pour adresser un coup d'œil significatif au prisonnier.

Ce coup d'œil signifiait :

« Je veux vous sauver. »

L'abbé avait compris, et passant sa main sous l'oreiller, il avait repris le feuil-

let roulé du carnet, puis, d'un signe, demandé un verre d'eau à Pepe.

Pepe lui avait présenté le verre, et il lui avait glissé le billet dans les doigts.

Tout cela s'était accompli avec une adresse si merveilleuse, et une promptitude telle, que ni Fleur-de-Mai ni le vicomte n'avaient pu s'en apercevoir.

Pepe se hâta de sortir, lorsque Coquelicot l'appela ; mais dans l'escalier, il avait eu le temps de déplier le billet et de le lire.

« Ah! murmura-t-il, je tiens ma vengeance! »

Or, tandis que Pepe se faisait le gardien de l'hôte, Fleur-de-Mai, rejoint par Coquelicot, disait à l'abbé :

« Je ne sais, monsieur, ce qui va arriver, et si vos gens n'attaqueront pas l'hôtellerie pour vous délivrer et nous reprendre vos papiers; mais j'ai engagé ma parole au roi de vous livrer mort ou vivant, et si nous sommes assiégés et que tout

moyen de salut nous soit impossible, j'aurai la douleur de vous tuer. »

L'abbé frissonna; il savait Fleur-de-Mai capable d'exécuter son projet.

Cependant un nuage de poussière s'était fait à l'horizon.

Le carrosse arrivait, et à ses portières galopaient une trentaine de cavaliers bien montés et armés jusqu'aux dents.

Il arrivait avec la rapidité de l'éclair et il s'arrêta à la porte de l'hôtellerie. Les

chevaux étaient prêts et attendaient sur la route.

Fleur-de-Mai, abrité derrière les volets à demi fermés de sa croisée, observait sans être vu et comptait les gens du surintendant. Tout à coup, il poussa un cri :

« Du Vernais ! murmura-t-il.

— Du Vernais ! le chevalier ? exclama le vicomte ; c'est impossible !

— Regardez. »

Le vicomte s'approcha de la croisée, et reconnut le chevalier sortant du carrosse

en boitant encore un peu, car sa récente blessure n'était point fermée, et, se dirigeant vers l'hôtelier qu'il interpella directement :

« Hé! brave homme, lui dit-il, donnez-moi donc des nouvelles d'un coureur qui a dû passer ici cette nuit, et dont nous avons retrouvé le cheval mort à trois lieues d'ici? »

Pepe était à côté de maître Jean, lequel se souvenait de la terrible recommandation de Coquelicot.

« Le coureur a passé, dit-il.

— A cheval ?

— Sans doute.

— Et sain et sauf ?

— Oui, monseigneur. »

Et l'hôte tremblait en parlant ainsi.

Mais Pepe s'écria tout à coup :

« C'est faux ! le coureur n'a point passé. Ce coureur, c'était M. l'abbé Fouquet ; il a été arrêté et il est prisonnier ici... là... dans cette chambre. »

Et d'un doigt, Pepe indiqua la croisée

derrière laquelle se tenaient le vicomte et Fleur-de-Mai stupéfaits de cette trahison, et il tendit le billet de Fouquet au chevalier.

« Ah ! traître ! » exclama une voix.

Et soudain un éclair se fit derrière les volets, une balle siffla et Pepe roula sanglant sur le sol.

Mais l'avertissement était bon ; d'un saut, le chevalier du Vernais s'était retranché derrière le carrosse, et, tirant son épée, il s'était écrié :

« A moi, les gens de M. Fouquet! à moi! »

En un instant, la maison fut envahie par trente hommes armés, et il ne resta plus à Fleur-de-Mai, à Coquelicot et au vicomte, d'autre parti à prendre que celui de se barricader et de vendre chèrement leur vie.

« Coquelicot, mon ami, dit Fleur-de-Mai en mettant l'épée à la main, si la porte est enfoncée, brûle la cervelle à M. l'abbé. »

La porte était solide, elle pouvait résister dix minutes; de chaque côté se te-

naient, calmes et froids, M. de Mailly et Fleur-de-Mai, l'épée d'une main, le pistolet de l'autre.

« Ouvrez! ouvrez! » cria-t-on du dehors en ébranlant les panneaux de chêne ferré.

L'abbé était fort pâle, ainsi qu'un homme qui va mourir.

« Apprête-toi, Coquelicot, » disait en même temps Fleur-de-Mai.

Coquelicot ajusta le prisonnier.

« Monsieur, s'écria celui-ci dominé par

l'instinct suprême de la conservation, un mot, un seul...

— Parlez, que voulez-vous ?

— Si j'ordonnais à ces hommes de s'éloigner, me feriez-vous grâce de la vie ?

— Oui.

— Ouvrez alors, ouvrez !

— Soit, dit Fleur-de-Mai ; seulement, prends-y bien garde, Coquelicot, si un seul homme fait un pas et franchit le seuil de cette porte, fais feu. »

Coquelicot ne répondit point, mais il fit un pas en avant, et appliqua le canon de son pistolet sur la poitrine de l'abbé.

Alors Fleur-de-Mai ouvrit les deux battants de la porte, et le chevalier du Vernais, qui marchait en tête des assaillants, recula d'un pas à la vue du vicomte, son ami, et du prisonnier dont la vie tenait à un fil en ce moment.

« Bas les armes ou je suis mort ! cria l'abbé Fouquet d'une voix étranglée.

— Bas les armes ! » répéta du Vernais avec l'autorité du commandement.

Les quelques valets qui suivaient le chevalier reculèrent comme il avait reculé lui-même. Alors Fleur-de-Mai regarda du Vernais et lui dit avec calme :

« Si vous faites un pas de plus, monsieur, vous aurez tué le frère du surintendant. »

Le chevalier remit son épée au fourreau.

« Merci, du Vernais, merci de votre zèle, dit l'abbé ; mais il est inutile, ils ont

les papiers et ne les rendront pas, et si vous vouliez me délivrer, vous ne m'auriez que mort. Retirez-vous ! »

Du Vernais s'inclina.

Soudain le vicomte poussa un cri et courut à la croisée :

« Les soldats du gouverneur ! dit-il ; les soldats ! »

La route retentissait sous le galop sonore d'une troupe de cavaliers :

« A moi ! cria le vicomte, à moi les gens

du roi! cernez la maison, que personne n'en sorte! »

Le chevalier du Vernais pâlit et voulut fuir; mais alors Fleur-de-Mai fit un pas vers lui :

« Au nom du roi, dit-il, je vous arrête, monsieur!

— Vous m'arrêtez, moi? Et quel crime ai-je donc commis?

— Vous avez essayé de délivrer un prisonnier d'Etat. »

Du Vernais jeta les yeux autour de lui comme un homme égaré. Une fenêtre donnait sur la campagne ; il y court et la franchit d'un bond, sans que le vicomte ni le chevalier pussent empêcher cet acte de témérité.

Fleur-de-Mai se pencha fiévreusement sur l'appui de la fenêtre, et vit du Vernais étendu sur le sol, grièvement blessé. Au même moment, les soldats d'Anjou l'entourèrent. Toute résistance était inutile. Le chevalier rendit son épée et les gens du su-

rintendant se laissèrent désarmer sans coup férir.

« Qu'on attelle le carrosse, s'écria alors Fleur-de-Mai; M. l'abbé Fouquet repart pour Angers, où le gouverneur de la province lui a réservé un logis digne de lui. »

Et Fleur-de-Mai, montrant à l'officier qui commandait les soldats d'Anjou le parchemin signé par Colbert, lui dit :

« Vous me répondez, monsieur, de tous ces hommes ; si un seul s'échappait pour

courir à Ancenis, vous courriez grand risque d'être dégradé. »

L'officier s'inclina.

En dix minutes, le carrosse eut des chevaux frais, et l'abbé y prit place à côté du chevalier du Vernais.

Le chevalier du Vernais paraissait plus rassuré. En entrant dans le carrosse, il jeta un regard sur une lucarne située au rez-de-chaussée. Pepe sanglant, mais plein de vie, s'était traîné jusque-là, et échangea avec lui un regard d'intelligence.

« Le surintendant est sauvé ! » murmura du Vernais.

La voiture partit à fond de train. Le vicomte et Fleur-de-Mai galopaient aux portières.

Quelques heures après, le carrosse roulait sur le pavé d'Angers et entrait dans la cour du château.

Le gouverneur, M. de La Vauguyon, vint recevoir le prisonnier.

« Monsieur le gouverneur, lui dit Fleur-de-Mai, vous me répondez, sur votre tête, de M. l'abbé Fouquet.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit M. de La Vauguyon, le prisonnier ne sortira d'ici que pour aller à la Bastille avec une escorte de deux cents mousquetaires.

— Je vous confie également M. du Vernais.

— Qu'il soit le bienvenu ! » répondit M. de La Vauguyon avec un sourire moqueur.

Les dents du chevalier grinçaient de colère.

« Monsieur, dit-il à Fleur-de-Mai, vous savez que vous me devez une revanche?

— Je vous la donnerai, monsieur.

— Quand cela ?

— Lorsque vous sortirez de la Bastille.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que vous pouvez me tuer et que ma vie ne m'appartient point en ce moment. J'ai à rendre compte de ma mission à S. M. le roi. »



# CHAPITRE ONZIÈME

## XI

Où l'on revoit Bluette, et comment Fleur-de-Mai en arriva à avoir connaissance des mystérieux chagrins du vicomte.

Cependant Fleur-de-Mai avait rejoint Coquelicot et le vicomte.

« Mon ami, dit-il à ce dernier, vous al-

lez rester ici, à Angers, et n'en bougerez que le jour où le roi aura décidé du sort de votre prisonnier.

— Et vous ? demanda le vicomte.

— Moi, dit Fleur-de-Mai, je vais remonter à cheval et courir à Paris ventre à terre, pour porter au roi la nouvelle de l'arrestation de M. l'abbé Fouquet, et lui remettre le papiers. »

Fleur-de-Mai prit Coquelicot à part.

« Connais-tu la route de Blois ?

— Sans doute.

— Tu iras à Blois.

— Je n'accompagne donc pas M. le chevalier ?

— Non, répondit Fleur-de-Mai avec un sourire ; il y a à Blois un être qui est la moitié de ma vie ; je veux qu'il apprenne que son petit Fleur-de-Mai est sur la route de la fortune. Tu iras donc à Blois, tu te feras indiquer la *Maison-Close*, c'est ainsi qu'on nomme ma maison, et tu demanderas à parler au vieil Antoine, à qui tu remettras cette lettre ; puis tu attendras qu'on

t'invite à entrer. Si on te reçoit, tu demeureras à Blois le temps que tu voudras, et ensuite tu viendras me rejoindre. Seulement, souviens-toi que la personne que tu vas voir est inconnue et morte pour l'univers entier. »

Une heure après, Fleur-de-Mai et Coquelicot montaient à cheval, laissant M. de Mailly à Angers.

A la porte de la ville, ils s'embrassèrent ; le page du roi prit à gauche la route de

Paris, Coquelicot tira sur la droite et se dirigea vers Blois, où il arriva le lendemain matin, après avoir chevauché toute la nuit.

Il se fit indiquer la *Maison-Close*, et les bonnes gens du quartier ne furent pas peu étonnés de l'apparition d'un cavalier dans la petite rue, à la porte de cette maison mystérieuse qui, depuis le départ de Fleur-de-Mai, était devenue plus silencieuse encore.

Coquelicot cogna à la porte et mit pied à terre. Le petit guichet de fer s'ouvrit et

encadra la figure ridée et les cheveux blancs du vieil Antoine.

« Que demandez-vous ? » dit-il brusment.

Coquelicot lui tendit la lettre, qui ne portait aucune suscription.

« Je viens, dit-il, de la part de monsieur Fleur-de-Mai.

— Attendez, alors, » s'écria le vieillard, dont le visage réfléta un rayon de joie.

Et, la lettre à la main, il courut au fond du jardin, où Bluette était assise triste et pensive, rêvant peut-être à son cher Fleur-de-Mai et à ce passé mystérieux et sombre qui avait dévoré le repos de son avenir, et l'avait ensevelie toute vivante.

Bluette ouvrit la lettre en tremblant, reconnut l'écriture de Fleur-de-Mai et poussa un cri de joie. C'était la première fois qu'elle avait de ses nouvelles depuis qu'il était parti.

« Qui donc a apporté cette lettre ? demanda-t-elle.

— Un cavalier qui attend.

— Va le chercher, amène-le, » dit-elle avec une émotion croissante.

Et tandis que le vieil Antoine courait exécuter les ordres de sa maîtresse, elle lut avec avidité la lettre de Fleur-de-Mai.

Mais tout à coup elle pâlit, la lettre échappa à ses mains et elle se laissa aller mourante, brisée, à demi folle, sur le banc

d'où elle s'était levée une minute auparavant.

« Lui ! lui ! toujours ce démon ! » murmura-t-elle.

Fleur-de-Mai racontait naïvement à sa sœur les épisodes divers de son voyage et de son arrivée à Paris, et un nom tracé dans sa lettre avait arraché à Bluette cette exclamation étrange.

C'était le nom du chevalier du Vernais.

Tandis que Coquelicot allait à Blois,

Fleur-de-Mai galopait sans repos ni trêve sur la route de Paris.

Il creva trois chevaux, fit cent lieues en vingt heures, et il arriva à la nuit tombante aux portes de Paris.

Il ne s'arrêta qu'à la porte du Palais-Royal, au bas de cet escalier du service militaire qui donnait dans la rue de Valois.

On lui demanda le mot d'ordre. Il ne le savait pas, mais il répondit, en montrant la passe de Colbert :

« Service du roi ! »

Les gardes le laissèrent passer ; les pages et les valets de chambre firent comme les gardes, et il arriva ainsi comme une bombe dans ce même cabinet où quelques jours auparavant il avait reçu les instructions de Louis XIV.

Comme ce jour-là, le roi travaillait seul avec Colbert.

A la vue de Fleur-de-Mai tout poudreux et encore botté, il laissa échapper un geste de surprise.

« Pardonnez-moi, sire, dit ce dernier, de me présenter aux yeux de Votre Majesté en un si piteux état, mais je n'ai pas voulu perdre une minute

— Parlez, monsieur, d'où venez-vous ?

— D'Angers, sire.

— Eh bien ! M. l'abbé Fouquet !...

— Arrêté, dit Fleur-de-Mai.

— En quel lieu ?

— A Ingrande, à la frontière bretonne.

— Par qui ?

— Par moi, » dit modestement Fleur-de-Mai.

Et Fleur-de-Mai tendit sa gibecière à Colbert, qui s'en empara et en visita sur-le-champ le contenu. Puis le page raconta, avec un laconisme tout militaire et digne des *Commentaires de César*, les épisodes multiples de son aventureuse expédition.

Le roi l'écouta attentivement, tandis que les yeux de Colbert étincelaient de joie en parcourant les papiers.

« Enfin, murmura le contrôleur général, nous tenons le surintendant.

— Et justice sera faite, dit froidement le roi.

— Mais, observa Colbert, il faut que l'on se hâte de s'emparer des papiers qui sont au château de Vaux. Si on savait l'abbé arrêté, on brûlerait tout, et tout ce que nous avons là ne ne compromet le surintendant qu'à moitié.

— Vous avez raison, » dit le roi.

Et frappant sur un timbre il appela un huissier :

« Faites venir un officier des gardes, » dit-il.

Un lieutenant des mousquetaires entra et salua avec respect.

« Monsieur, lui dit le roi, vous allez prendre cinquante mousquetaires avec vous, vous les conduirez à Vaux, au château de M. Fouquet, et vous vous en emparerez de gré ou de force. Surtout, prenez garde qu'un seul papier soit brûlé. »

L'officier s'inclina et sortit.

Le roi se tourna alors vers Fleur-de-Mai :

« Monsieur de Chastenay, lui dit-il, il est réellement fâcheux qu'au lieu d'avoir dix-huit ans vous n'en ayez pas trente.

— Pourquoi ? demanda Fleur-de-Mai.

— Parce que, au lieu de vous faire lieutenant dans mon régiment des gardes, je vous eusse donné un régiment à commander. »

Et, sur ce compliment, Louis XIV congédia Fleur-de-Mai d'un geste plein de noblesse, ajoutant :

« Vous vous présenterez demain à la chancellerie, vous y trouverez votre brevet signé de ma main. »

Fleur-de-Mai s'inclina avec respect, et il sortit, oubliant de rendre au roi ce précieux parchemin devant lequel tout le monde s'inclinait.

Fleur-de-Mai ne s'en alla point à l'hôtellerie de la *Croix-du-Trahoir*, rue de l'Arbre-Sec, mais bien à l'hôtel de M. de Mailly, que celui-ci avait mis à sa disposition par un mot écrit à son intendant.

Le jeune homme était affamé et las ; il but et mangea comme un ogre, se coucha et dormit d'une seule traite jusqu'au jour.

On lui avait donné une chambre dont les croisées donnaient sur le jardin de l'hôtel. Lorsqu'il s'éveilla, il éprouva le besoin de respirer le grand air et cette brise parfumée du matin qui dégage si bien le cerveau des dernières lourdeurs du sommeil.

Et puis il avait besoin d'être seul, de rêver au moyen de voir le jour même cette jeune

et charmante femme qu'il aimait et dont il avait emporté le plus parfumé et le plus romanesque des souvenirs. Il s'habilla donc à la hâte et descendit au jardin, voulant demander à la solitude cette rêverie mystérieuse et charmante dont les amoureux ne sauraient se passer.

Et il s'en alla par les allées vertes et ombreuses où les oiseaux s'éveillaient en

chantant, et il échafauda mille châteaux en Espagne sur son épaulette, dont il fit la première marche de son amour.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

## TABLE

DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME.




Wassy. — Imp. Mougin-Dallemagne.

ovocantes, des pieds et des

nt, une taille svelte, frémis-

de mystérieuses ondulations,

belle madame de Fontenay,

pelait plus que la citoyenne

uis qu'il n'y avait en France

expression fort à la mode. C'était le nouveau sobriquet donné à la guillotine.

« Est-il jeune ou vieux, grand ou petit ? demanda encore le journaliste.

— Il est jeune... grand... avec des cheveux noirs... et ça ne m'étonnerais pas que ce fût un ancien officier du tyran.

I 2